

ASPECTS SOCIAUX ET MORaux DE LA VIE URBAINE DANS
LES NUITS DE PARIS ET LE PAYSAN PERVERTI DE RESTIF DE
LA BRETONNE

A Thesis

Submitted to the Faculty of Graduate Studies
The University of Manitoba

by

Andrew Osborne

In Partial Fulfillment of the
Requirements for the Degree

of

Master of Arts

Department of French and Spanish

October, 1986



Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-34010-X

ASPECTS SOCIAUX ET MORAUX DE LA VIE URBAINE DANS
LES NUITS DE PARIS ET LE PAYSAN PERVERTI
DE RESTIF DE LA BRETONNE

BY

ANDREW OSBORNE

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1986

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

Toute référence au Paysan perversi est faite à l'édition de l'Union Générale d'Editions, Paris, 1978.

Toute référence aux Nuits de Paris est faite à l'édition des Editions d'aujourd'hui, qui est conforme à l'édition Aux trois compagnons, Paris, 1947.

INTRODUCTION

<<Oh!maudites soient les villes>>, crie Pierrot, qui, dans Le Paysan perversi, reste à la campagne tandis que son frère Edmond tente de maîtriser les nouvelles habitudes qu'il aperçoit une fois installé à la ville (CXXXI,p.32). Simon Davies, critique anglais, croit que l'attitude de Restif est liée à celle de Pierrot, en déclarant : <<The city would appear inherently in Restif's opinion to incarnate a vicious milieu.>>¹ Au premier abord, Restif paraît soutenir ce point de vue, affirmant dans la préface du Paysan perversi:

-- ... ces lettres pourraient être de quelque utilité, non-seulement dans la province, où les particuliers un peu aisés lisent à présent, aussi bien que les habitants des villes, mais encore à ces derniers eux-mêmes. Il est en effet très ordinaire que les parents établis, soit dans la capitale, soit dans les autres métropoles du royaume, ignorent en partie le risque qu'ils courent en ne veillant pas avec assez de soin sur leurs enfants. Cet ouvrage pourra les éclairer. (Préface de l'éditeur, p.19)

Mais nous croyons que la lecture des oeuvres de Restif traitant de façon directe l'existence en ville révèle deux attitudes opposées de la part de l'auteur.

¹ Simon Davies, Paris and the provinces in eighteenth-century prose fiction, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 214 (Oxford: The Alden Press, 1982) p.66.

L'une affirme que les paysans connaîtront des <<désagréments [à la ville, comparés aux avantages qu'ils abandonnent chez eux ... >> (Préface de l'éditeur, p.20), tandis que l'autre se compose de l'aveu de l'auteur qui se plaint de la vie dans son village natal de Sacy, car <<rien ne m'y électrisait comme à Paris.>>² Dans le but de dégager la vraie attitude de Restif envers la vie urbaine nous le croyons utile de considérer deux de ses oeuvres qui développent nettement le thème de la vie en ville: Les Nuits de Paris sera pour Restif l'examen des événements vécus à Paris, tandis qu'au contraire Le Paysan perverti sera le tableau romantisé de ce qui arrive à Auxerre et à Paris, c'est-à-dire, dans les villes en général. Le premier ouvrage représente pour Restif l'occasion de bien étudier la capitale en parcourant ses rues et ruelles innombrables : <<D'autres vont contempler, à la campagne, la nature végétante; moi, je contemple ici la nature vivante, raisonnante et souvent délirante Tout est action dans cette grande ville>> (<<L'industrie fainéante>>, p.123). Si cette affirmation annonce la rupture personnelle entre Restif et la campagne, on a affaire à une rupture semblable

² Charles A. Porter, Restif's Novels, or An Autobiography in Search of an Author (New Haven: Yale University Press, 1967) p.121.

dans Le Paysan perversi, mais cette fois elle se conçoit dans la tentative de décourager le paysan de venir s'établir à la ville; cet ouvrage sera effectivement le champ de bataille où se heurteront les mœurs rurales et les mœurs urbaines.

Le présent travail vise à séparer les deux descriptions de la ville que nous offre Restif, car même dans le Paysan, oeuvre dans laquelle devraient se faire manifester les dangers de la vie urbaine, nous constatons que la ville est menaçante <<pour quiconque a le coeur fait comme Edmond>> (XLIV, p.176). Il faut cependant insister que l'étude de ce roman révèle que les personnes qui ont le coeur fait comme Edmond sont très rares, et que le danger de la vie urbaine se trouve par la suite bien diminué.

Paris exerce sur Restif la même fascination qui provoqua Louis Sébastien Mercier lorsqu'il composa le Tableau de Paris, et qui fut à la base de l' Etat ou tableau de la ville de Paris, de Jèce. Restif s'inspire peut-être des Confessions de Rousseau, et partage le goût de Furetière, Scarron, Barthe et le chevalier de Mouhy là où il traite du monde bourgeois, et, plus précisément, de ce qui arrive aux rangs bourgeois et au paysan à la ville. Mais cette fascination connaît un aspect singulier chez Restif, car si les désagréments

qu'il relève du séjour à Paris sont plutôt typiques des commentaires des écrivains déjà mentionnés, il n'est pas du tout typique pour la façon dont il semble repousser ses propres avis. Notre tâche est de chercher la possibilité d'un écart entre son but déclaré d'avertissement et ses vrais sentiments envers Paris. S'il est vrai qu'il indique les problèmes que déclenche le processus de l'urbanisation, tels l'écroulement de la famille nucléaire ou l'affaiblissement des liens de l'amitié, il se peut également que l'auteur ne croie pas que les menaces de la ville soient une barrière infranchissable.

Notre analyse portera sur le tableau non-romantisé de l'existence à Paris, avant d'en aborder l'existence romantisée. Nous espérons que les Nuits de Paris fournira l'arrière plan sur lequel reposeront les descriptions de la ville retrouvées dans Le paysan perversi. Nous rechercherons dans les deux ouvrages des commentaires positifs et négatifs, dans la tentative de dégager l'attitude prédominante de Restif. Seront considérées dans une conclusion générale les différences et similarités des deux romans; nous tenterons aussi de dévoiler les racines du penchant didactique de l'auteur, car s'il choisit lui-même de s'installer à la capitale nous avons à mettre en cause

la sincérité de ses avertissements contre la vie
urbaine.

CHAPITRE I

Les Nuits de Paris:
la ville non-romancée

Tandis que Le Paysan perversi nous fournira la description romancée des nouvelles tendances qui caractérisent la vie en ville, la lecture des Nuits de Paris nous offre la possibilité d'étudier la vie réelle à la ville pendant le dix-huitième siècle finissant. Cet ouvrage se compose des expériences vécues de l'auteur qui erre dans les rues et allées de Paris, le traitant en de termes plus raisonnés qu'on ne retrouve dans Le Paysan perversi, qui représente pour Restif l'occasion de donner libre cours à son penchant didactique. La sincérité du côté didactique chez Restif sera examinée plus tard; pour le moment nous pouvons nous limiter à croire au bien-fondé des remarques que fait l'auteur là où il s'agit des réalités physiques de la vie urbaine. Comme Bachelin l'indique lorsqu'il traite les scènes de la rue chez Restif:

--Est-ce à dire qu'il ne s'agisse là, strictement, que de choses vues, que de scènes vécues par Restif, acteur direct ou spectateur? Je ne pousse pas l'imbécile scrupule de la sincérité ... jusqu'à exiger d'un écrivain qu'il ne parle que de ce que ses "yeux ont vu": dans une scène inventée de toutes pièces on peut enfermer toutes les possibilités de la vie quotidienne, et il arrive toujours que ces possibilités rencontrent la réalité même.¹

¹ Restif de la Bretonne, Oeuvres, Texte et bibliographie établis par Henri Bachelin. 9 vols. (Genève: Slatkine Reprints, 1971) I: p.378.

Traitant souvent de la ville dans son oeuvre, et ayant choisi lui-même d'habiter la capitale, il est en mesure de relever les nouveaux problèmes et tendances qui s'y manifestent. Nous considérons que, par la suite, l'étude des remarques faites par Restif, qui s'accorde le titre du <<spectateur nocturne>>, aidera à dégager l'attitude réelle de l'auteur envers la ville et la vie urbaine.

Le bilan approximatif des divers thèmes qui sont développés dans les quelque quatre cents épisodes des Nuits est le suivant : environ le quart des intrigues impliquent le sexe féminin et les problèmes matériels et moraux qui viennent les affronter en ville. A peu près dix pour-cent des vignettes sont des témoignages des divers spectacles et amusements de la capitale, et dans un autre dix pour-cent des épisodes, l'auteur offre ses remarques et plusieurs solutions aux désagréments matériels de l'existence dans une vaste agglomération. Se trouvent détaillés dans quinze pour-cent des <<nuits>> les crimes du cambriolage, du vandalisme, et d'autres sortes d'escroquerie, tandis que l'ivrognerie et le problème des fainéants et paresseux de la ville composent dix pour-cent de l'oeuvre. Le restant a pour sujet les difficultés qu'éprouvent les pauvres, l'inconvénient que posent les

jeunes galants de Paris, et tout un mélange de remarques diverses.

Vu la prépondérance des épisodes impliquant les filles, nous croyons avoir raison de consacrer à ce sujet une section à part, avant de nous tourner vers les autres thèmes que développe le spectateur à travers son étude de la capitale.

Typique de ce type de vignette est l'épisode de <<La fille sauvée>> (p.32). Il s'agit de <<trois filles, dont la plus jeune était naïve et jolie. Ses deux compagnes, ouvrières comme elle, l'avaient amenée pour lui montrer un moyen coupable de suppléer à l'insuffisance de leur gain>> (p.32). Comme il le fera maintes fois, notre spectateur remet la jeune chez la marquise de M*** dans le but de l'arracher au vice. Il est important de noter que le rôle de la ville n'est pas mis en cause cette fois; loin d'y trouver à redire, il glisse dans cette vignette son admiration de l'architecture parisienne, affirmant: << ... j'allai au Palais-Royal. Ce n'était pas cet édifice superbe qu'on admire aujourd'hui ... >> (p.32). Les filles peuvent bel et bien se corrompre à la ville, mais cette corruption ne provient pas du fait que la ville est inévitablement une force corruptrice. Le blâme tombe plutôt sur les épaules des personnes qui cherchent <<un

gain facile...Une fois lancées dans le désordre, elles ne peuvent plus s'arrêter parce qu'elles ne s'y livrent pas seules, mais avec des hommes les pires de tous ... >> (p.32). Il existe une relation de cause à effet mais il s'agit de vouloir s'enrichir facilement et de tomber par la suite dans un mauvais entourage, plutôt que de se corrompre automatiquement par l'acte même de s'installer à la ville.

D'autres épisodes font ressortir l'importance d'une certaine faiblesse individuelle qui mènera à la dégradation personnelle; tel est le cas de <<L'imprudente>> (pp.36-37). On découvre que:<< Depuis deux ans elle a perdu sa mère, et son père lui laisse une trop grande liberté ... >> (p.37). Les liens de famille jouent un rôle capital chez Restif, et même si ces liens s'affaiblissent parfois à la ville, la lecture du Paysan mènera à croire que ce type de lien peut y rester indissoluble. Le jeune homme dont il est question cette fois déclare : << Ce que j'ai fait, un autre l'aurait tenté; dès qu'on voit une fille trop libre, on suppose qu'on doit abuser de sa liberté>> (p.37). On soupçonne que cette sorte de faiblesse puisse surgir à la campagne aux occasions où les liens familiaux seraient affaiblis. Au lieu de critiquer la ville, Restif en veut à toute la société et trouve

l'occasion de faire une remarque qui est toujours valable au vingtième siècle.

La ville se trouve cependant plus impliquée dans une vignette comme <<La femme à la porte>> (pp.60-61). Encore une fois l'auteur intervient dans une petite intrigue pour sauver les mœurs d'une femme assez faible. Il raconte l'histoire d'une épouse qui est sortie avec un autre homme que son mari; elle promet de ne plus commettre la même faute mais, face à la prédominance de la lâcheté individuelle qu'il a connue, Restif crie : << Heureuse cette jeune fille, si elle tient fidèlement ce qu'elle a promis! Mais Paris est si commode pour tromper et couvrir les tromperies, que je tremble pour elle>> (p.61). Les problèmes que constate le lecteur des Nuits de Paris proviennent de la masse de gens faibles ou déjà corrompus qui se rassemblent à Paris; oui, la ville est commode pour cacher les actes corrompus, mais Restif lui attribue un rôle passif. Grâce à l'anonymat de la vie à la capitale, les individus assez lâches se trouvent à l'aise pour profiter de leur malhonnêteté, ce qui n'empêche pas cependant les gens honnêtes de vivre vertueusement à la ville. Rappelons que Restif lui-même choisit de s'installer à la capitale.

On a discuté des vignettes dans lesquelles se trouvent menacées les filles, sans que l'auteur en veuille à la ville. Si on a affaire au même manque de commentaires critiques dans des épisodes comme <<Enlèvement des filles>> (pp.55-57), <<La femme violentée>> (pp.35-36), <<Le brutal>> (pp.111-112), <<L'escalier >> (pp.86-87), <<Saint-Brieux>> (pp.180-182), ou <<La femme surprise>> (pp.163-165), il faut quand même avouer que ceux-ci font état de plusieurs dangers existants à la ville. Dans ces derniers épisodes Restif expose des menaces sans critiquer la ville, mais il existe des vignettes, traitant toujours des filles, qui nous montrent l'auteur un peu plus choqué par ce qu'il découvre, et celles-ci sont très utiles à la présente étude.

L'épisode intitulé <<Le gîte>> (pp.96-99) résume bien un aspect pervers de la vie parisienne. Un <<falot>> aborde Restif et lui offre <<un lit de garçon...un lit de mari [ou] un lit de passade>> (p.96). La curiosité piquée, Restif arrive au lieu indiqué et on lui passe une carte indiquant les divers plaisirs qui lui sont disponibles. Une fois installé dans sa chambre, avec deux filles d'une maison publique voisine, il constate <<sous un vieux tableau une tête d'homme, puis tout le buste sortir du mur et s'allonger

dans la chambre, tâter légèrement sur le lit et compter les têtes!>> (p.98) L'étude plus approfondie de sa chambre, et de la chambre voisine, révèle <<de quoi passer le buste dans la chambre de mon voisin J'aperçus au-dessus du lit le plafond dérangé; en place d'une tête était le même buste d'homme que j'avais déjà vu dans ma chambre>> (p.98). La scène de débauche va de pire en pire, rendue plus éclatante par les cris perçants émanant de la chambre voisine, et par la découverte que fait l'auteur d'<<une espèce de cantine, où trois hommes paraissaient monter la garde>> (p.98). Etonné au point où il oublie même ses tentatives habituelles de sauver les moeurs féminines, il avoue <<que tant que le Gîte a existé, je n'ai pas osé le divulguer>> (p.98). Ce type de voyeurisme n'est certainement pas inconnu au spectateur, malgré ce qu'il déclare dans l'épisode de <<La petite paysanne trompée>> (pp.212-213); <<Je l'avouerai: depuis près de vingt ans que j'examinais tout Paris, je n'avais pas encore vu cette espèce de prostitution; c'était une chose neuve pour moi>> (p.212). Mais n'est-ce pas le spectateur lui-même qui, dans Le Paysan pervers, se déguise sous le nom d'Edmond et se réfugie dans tout armoire qu'il retrouve afin de mieux surveiller la fille qu'il guette à un moment donné? Restif n'affirme pas que la vie urbaine ait anéanti les moeurs des

personnes corrompues qui figurent dans cet épisode; s'il décide de ne pas mentionner l'existence du Gîte il en est peut-être un peu honteux, ne voulant pas accepter qu'un lieu si infâme s'établisse dans la ville qu'il aime, et qu'il adore examiner. On a souvent affaire chez lui à des plaintes perçantes aux occasions où il se sent peiné et s'il garde le silence ici, il s'agit d'un silence évocateur, car Restif ne brille pas quand il faut cacher les sentiments de vraie peine. Il nous semble que, pour Restif, le Gîte n'est qu'une vague troublante dans une vaste mer, et que, comme nous l'avons signalé, cette sorte de corruption ne lui est pas du tout neuve.

Le recruteur qui paraît dans l'épisode de <<La fille subjuguée>> (pp.215-216) démontre le danger physique qui attend des jeunes filles à Paris. Restif et son ami Du Hameauneuf affrontent <<un recruteur, qui marchait derrière une jeune fille en larmes. Nous apercevant [sic] qu'il y avait contrainte, nous les suivîmes>> (<< La fille subjuguée>>, p.215). Le jeune homme tire son épée et il faut le saisir et l'amener au capitaine de son régiment. L'auteur n'insiste pas cependant sur le danger d'errer dans les rues de la capitale; il s'agit pour lui plutôt d'un incident de libertinage personnel porté au plus haut degré, mais

c'est encore une fois l'effet d'une lâcheté qui s'avère purement personnelle, et Restif ne suggère pas que cet incident soit le résultat naturel et inévitable de la vie en ville.

Nous soutenons que les problèmes que connaissent les filles ne sont pas directement attribués au seul fait de vivre à la capitale. Restif aime remplir ses oeuvres de descriptions des innombrables femmes qu'il a connues, et de celles qu'il voit en allant au hasard des rues de Paris; parfois il se trouve empêché d'écrire en l'absence du sexe féminin.² La prépondérance des vignettes où figurent les filles n'est nullement surprenante; ce qui frappe, c'est que la ville se trouve rarement impliquée dans les épisodes traitant des filles en danger. Si le spectateur nocturne se croit obligé de parcourir la capitale à la recherche des filles menacées, c'est qu'il ne se fie pas aux moeurs féminines, qu'il s'agisse des femmes de la campagne ou de celles de la ville. Mais Restif ne se borne pas à la question des filles à la capitale; l'étude des épisodes dans lesquels sont invoqués les

² Voir à ce sujet Charles A. Porter, Restif's Novels, or An Autobiography in Search of an Author (New Haven: Yale University Press, 1967). Les pages 19-22 détaillent la façon dont les filles inspiraient Restif.

deux sexes ensemble, ou bien, toute la société parisienne, nous offrira des lumières intéressantes en ce qui concerne les vrais sentiments de l'auteur.

A Paris l'on jouit de la possibilité d'assister à toute une série de bals, festivals, et carnavals. L'existence même de ces grands rassemblements publics offre à l'élément criminel l'occasion de se remplir les poches, ce qui est pour Restif un aspect déplaisant du séjour à la capitale, mais l'examen de cette question ne révèle pas au lecteur de critique directe de la capitale.

Il faut tout d'abord convenir que Restif aime divers éléments de ces spectacles. <<Depuis quelque temps, j'avais envie de revoir le spectacle des danseurs de corde. Je ne pouvais mieux choisir que cette nuit. Les spectacles du boulevard étaient à la foire Saint-Laurent. Après avoir parcouru les beaux boulevards, je poussai à la porte Saint-Martin, et j'allai à la foire ... >> (<<Foire Saint-Laurent >>, p.109).³ Mais même si le spectateur nocturne affirme son admiration des beaux boulevards parisiens, il ne sait s'empêcher de s'écrier ni contre <<quelques boutiques mesquines et mal fournies>> (Foire Saint-Laurent, p.109), ni contre le

³ Le lecteur trouvera mentionnés les danseurs de corde dans la XIIe lettre du Paysan pervers.

problème que posent les filous, qui composent le tiers de la foule. Il déteste de tout son coeur les parades qui s'avèrent inévitables aux foires; le << vacarme épouvantable >> et les <<pointes ordurières>> attirent le monde au point où les filous et escamoteurs sont à l'aise pour opérer. <<Des polissons jouaient des tours aux filles, dans les moments de grande attention, et, après une indécence bien caractérisée, ils se retiraient aux cris de la jeune personne ... >>(<<Foire Saint-Laurent>>, p.110). Ajoute Restif : <<Une sage police a supprimé ces parades, qui ont absolument cessé en 1777 ... >> (<<Foire Saint-Laurent >>, p.111). Ce type de menace existe non seulement pour les filles: <<Un jeune provincial perdit sa montre, sa tabatière, sa bourse et son mouchoir. Je crois même que ce ne furent pas des filous de profession qui le dépouillèrent, mais de très mauvais plaisants, que son air neuf et sa physionomie admirative auraient beaucoup divertis>> (<<Foire Saint-Laurent>>, p.110).

Restif mentionne de nouveau le danger qui peut survenir lors des grands rassemblements dans l'épisode du <<Feu de la Saint-Jean>> (pp.94-96), affirmant qu'une grande proportion de la foule qui y assiste se compose de filous, et ajoutant que : <<Toutes les occasions d'attroupement, quelles qu'elles soient,

devraient être supprimées, à cause de leurs inconvénients>> (<<Feu de la Saint-Jean>>, p.95). Dans une description captivante de ce spectacle il révèle : <<Je ne regardais nullement les fusées et je m'aperçus que les filous en faisaient de même. Il me parut qu'ils glissaient la main dans les poches ou les goussets, lorsque la fumée s'élevait, et qu'ils retiraient l'hameçon pendant les cris et les trémoussements qu'excitait chaque baguette tombante>> (<<Feu de la Saint-Jean>>, p.95). A ces infamies viennent s'ajouter celles commises aux femmes. Notre spectateur en fait rapport au Prévôt des marchands, <<et cette cause, réunie à une autre, fit cesser un dangereux enfantillage.>> (<<Feu de la Saint-Jean, >>, p.96)

Le Parisien a également à se méfier des événements comme le carnaval de 1776. Restif se déclare <<contre les mascarades, les déguisements en femmes, ... les plates choses que débitent les sots colporteurs ... mais surtout contre les mascarades de nuit! On devrait, la nuit, au lieu de se déguiser, porter un écriteau où fût inscrit : "Je suis un tel" >> (<<Suite des masques>>, p.168). L'anonymat de la vie urbaine mène parfois au péril, et cette fois Restif doit s'armer de ses pistolets afin de défendre une famille contre les menaces de quelques bandits masqués. Les mascarades

sont contraires au bon ordre, mènent aux polissonneries, et, selon l'auteur, devraient être supprimées. Les jours gras, on l'a vu, représentent pour l'auteur un grand fléau; les inconvénients qui y font suite se trouvent mieux développés dans l'épisode suivant :

-- ... mon indignation avait été vivement excitée par le manque de police, qui permet à des enfants, à des Savoyards du coin des rues, de gâter avec des matières grasses les habits des femmes! On voit, avec une surprise inexprimable, que, dans la capitale même de la France, le sexe des grâces soit insulté, couvert de boue! (<<Les bals>>, p.64)

Restif en tire des conclusions de vaste importance : <<C'est une horreur, mais de grande conséquence: elle influe sur les mœurs. Dans tous les pays, où les femmes ne sont pas honorées en public comme des objets sacrés, plus que les prêtres même, il n'y aura pas de mœurs>> (<<Les bals>>, p.64). Le manque de vénération des femmes de la part de certains citoyens de la ville peut donc affaiblir chaque citoyen, mais ce n'est pas une crise irréversible. Restif prétend que la capitale ne doit pas inévitablement éprouver les suites de cette tendance ébranlante, déclarant qu'une police efficace saurait garantir la sûreté des citadins. En effet, un des garçons qui figurent dans cet épisode se trouve abordé par un mari enragé qui le bat au point où il

meurt, mais Restif n'est pas choqué : <<[L]a correction était trop rigoureuse; mais l'administration de la police n'a-t-elle pas à se reprocher cet accident, comme cent autres arrivés depuis?>> (<<Les bals>>, p.65)

Même les dévots religieux se trouvent menacés à l'occasion des grands rassemblements : <<La cérémonie [il s'agit ici d'une messe de minuit] était majestueuse et pleine de grandeur; mais nous observâmes qu'à l'instant où elle devait occuper davantage ... les filous tiraient adroitement les mouchoirs, les tabatières ... >> (<<La messe de minuit>>, p.193).

Mais n'est-ce pas le fléau même de la vie en ville, c'est-à-dire les énormes foules, qui séduit Restif? Il s'avère tout à fait fasciné et obsédé par l'énergie et le mouvement de cette population assez considérable, et tout en prétendant haïr les grands rassemblements qui surviennent lors des jours gras, et qui existent chaque jour, il ne sait s'empêcher de les chercher. Le lecteur aura probablement constaté que le spectateur nocturne se fait rarement menacer, ce qui mène à soupçonner qu'il existe une certaine manière de se comporter à la capitale qui permet de s'en tirer toujours indemne; Restif, nous semble-t-il, maîtrise cette manière. Si un jeune provincial comme celui de la foire Saint-Laurent

savait cacher son air neuf, il resterait peut-être sain et sauf; si les amateurs des fusées étaient plus malins les filous se trouveraient contrecarrés; si les demoiselles parisiennes ne s'aventuraient pas seules aux grands festivals elles ne se placeraient pas en péril. Oui, la ville est bien différente de la campagne; l'anonymat facilite le manque de respect non seulement des femmes, mais de tout le monde, et c'est souvent cet anonymat qu'il faut savoir manier afin de jouir des possibilités offertes par la ville. Constatons ce que fait Restif lorsque, dans un cabaret plein de personnes douteuses, il ne veut pas éveiller l'attention : <<Je demandai une demi-bouteille de vin blanc, avec deux verres, comme si j'avais attendu quelqu'un, et j'allai me placer dans la grande et bruyante salle des buveurs>> (<<Le cabaret>>, p.169). Restif fait cette précision sans commentaire; c'est pour lui une des réalités de la vie à Paris, et il est important de constater le manque de déclarations plaintives lorsqu'il se trouve forcé de dissimuler. La ville n'est pas mise en cause ici; comme nous le verrons plus tard, il faut s'adapter aux nouveaux phénomènes. L'important, c'est que cet effort d'adaptation vaut la peine, qu'il ne faut pas forcément fuir vers la campagne une fois affronté par les problèmes de la vie en ville.

L'auteur ne se borne pas aux représentations des grandes foules; les assemblées plus modestes sont elles aussi sujettes à son enquête. Les cafés, restaurants, et cabarets de Paris sont si fréquentés par Restif que la nuit où il n'y paraît pas est très, très rare. Si on considère les cafés en particulier, on remarque une ambiance plus agréable, ou, en tout cas, moins menaçante que celle qu'on a vue ailleurs. <<Les cafés ont été longtemps le rendez-vous des honnêtes gens Ils sont fort tombés depuis>> (<<Le café>>, p.166). Tombés, peut-être, mais regardons les critiques qu'en fait Restif:

-Vous y voyez un jeune fat venir sans façon vous ôter le jour, au moment où vous lisez un papier en fin caractère D'autres vous demandent une feuille que vous allez lire et ne remplissent pas le devoir de vous la rendre D'autres lisent tout haut, chose que devrait être interdite, à moins que ce ne soit un article très court et très saillant C'est ce manque d'urbanité qui éloigne insensiblement des cafés tout ce qui est honnête. (<<Le café>>, p.166)

Sans trop insister sur le choix du mot d'urbanité pour décrire ce qui est nécessaire à la ville, mentionnons que cette sorte d'attaque est d'une nature moins sérieuse que celle dont il s'agit lorsqu'il se tourne vers la question des cabarets : <<Il faut convenir que ce rendez-vous [le café] est plus décent que le cabaret, où l'on était obligé de s'enfermer dans

une chambre, et que la boutique des barbiers les cafés, ne seront jamais avilis comme les cabarets, ni comme les boutiques des barbiers, où les garçons serruriers même n'osent plus aller>> (<<Le café>>, p.166). L'auteur surprend une longue dispute dans un cabaret de la rue de l'Arbre-Sec, et il trouve que : <<Tout ce peuple était laid, grossier, haïssable sur tous les points de vue, mais c'était à cause de sa misère>> (<<Le cabaret>>, p.169).

Cette première mention que fait Restif des conditions de misère où sont réduits une grande partie des habitants de Paris est offerte sans aucune attaque contre la ville elle-même; il existe évidemment bien des gens pauvres, et si leur présence aux cabarets ne convient pas à Restif, elle ne diminue pas non plus sa jouissance des autres aspects de la vie à la capitale. Remarquons que dans la vignette de <<La chiffonnière>> (pp.51-52), Restif passe sous silence le fait de la misère de la vieille afin d'en faire une histoire amusante. Le spectateur se sent injurié, ou même offensé, de se trouver contraint de contempler la société malsaine des cabarets; aimant errer dans les ruelles de Paris, il est toujours ennuyé de découvrir la réalité des conditions de vie de toute une section de la populace au moment où il veut se divertir. Comme

il déclare après sa malheureuse visite de <<La nuit des halles>> : <<Je croyais y trouver des scènes frappantes : je n'y vis que la débauche ... >> (<<La nuit des halles>>, p.54). Il en est de même aux auberges, car lorsqu'on offre de la bonne nourriture à bon marché, on risque d'attirer <<les joueurs de billard, les escrocs, les espions, et toute cette canaille, vermine de la société, qui cherche à peu dépenser, faute de subsistance assurée>> (<<L'auberge à six sous>>, p.179).

Même si <<toute cette canaille>> ne lui plaît pas, Restif reste bien installé à la capitale, mais on observe maintenant le spectateur se tourner vers les inconvénients matériels de la vie dans une grande métropole. Tandis qu'il peut éviter les rencontres peu souhaitées de la canaille des cabarets, il lui est impossible de ne pas faire face au problème des fainéants de toute sorte qui flânent les rues de la ville. Cette fois le savoir-vivre ne suffit pas; abordé de gens misérables, Restif peut éprouver de la compassion si les gens en question ne sont pas toujours devant lui, n'ayant pas ainsi à les voir. Ce n'est plus le cas quand il s'agit des personnes qu'il considère non seulement comme pauvres, mais comme inutiles aussi: <<J'ai toujours abhorré les chanteurs des rues, et en

général tous les colporteurs; ce sont des misérables sans mœurs, des fainéants, des inutiles>> (<<Le chanteur des rues>>, p.158). Quant aux joueurs de billards : <<Il est tant d'inutiles à Paris!>> (<<Les billards>>, p.158) L'ensemble de ces critiques, ajoutées aux commentaires que fait Restif lors son rendez-vous à une académie de cartes (<<Les académies>>, pp.183- 184), forment une critique mordante des gens qui n'utilisent pas leur temps de façon utile. <<Tuer le temps est un grand crime! mais il est si commun dans les villes, qu'on n'y fait pas d'attention>> (<<Suite : les Tueurs de temps>>, p.188). Les Pensées de Pascal nous viennent à l'esprit lorsque Restif constate : << Cependant c'est une vérité démontrée que les gens désoccupés sont les plus malheureux des êtres : le plus grand supplice d'un prisonnier, c'est la désoccupation ... >> (<<Suite : les Tueurs de temps>>, p.188). Nous voilà ramenés aux problèmes que déclenche l'anonymat de la vie urbaine; la plupart des menaces qui se produisent parmi les grandes foules n'arriveraient pas si tout le monde se mettait à travailler, à bien utiliser son temps. Les tueurs de temps ne représentent pas un problème spécifiquement urbain, Restif le sait, mais la grande concentration de ces individus à la capitale se trouve facilitée par le manque du frein qu'aurait été

l'opinion publique. Le lecteur commence à remarquer chez l'auteur des aspects d'un manuel d'entretien qui enseignerait la bonne façon de vivre à Paris; le fait de vouloir nous aider au lieu de préconiser la fuite vers la campagne nous semble révélateur quant à l'attitude de Restif envers la ville.

On a constaté qu'une grande partie des menaces retrouvés à la ville provient de la faiblesse individuelle, et que ce dernier phénomène s'avère favorisé par l'anonymat du vie urbaine. Restif s'efforce à ce point de fournir le bon modèle, et indique que cet anonymat peut être avantageux si l'on sait le manier. Il s'entoure de gens parce qu'il les trouve nécessaires à son travail de spectateur, mais il est intéressant de noter qu'il vit <<laborieusement [et] isolé>> (<<Assaut prétendu des Tuileries>>, p.272). Il considère qu'un certain isolement est souhaitable tout au centre du vie à la ville, car on ne peut se fier ni à la masse humaine, ni à l'anonymat total, qui peut être dangereux à son tour. <<... persuadé de l'insuffisance des lois humaines, je sens qu'une société ne saurait exister sans elles>> (20 au 21 janvier 1793, p.306). Le savoir-vivre est important mais non pas tout à fait suffisant; il faut des lois sévères, car trop de gens inutiles parcourent les rues

de la capitale. Malheureusement on ne jouit pas de la possibilité de changer rapidement les conditions actuelles, car <<les grands mouvements produisent toujours un grand mal aux âmes faibles, qui composent la masse du genre humain>> (13 au 14 juillet 1790, p.257). Se trouvant dans l'impossibilité de modifier jusqu'aux racines la situation existante, chacun doit se retirer un peu de la masse des âmes faibles, doit se former un groupe assez restreint d'amis auquel il pourra se fier. Même si les cafés ne sont plus ce qu'ils étaient, ils représentent pour Restif un idéal et il regrette que le public soit plus attiré vers les grands spectacles que vers des centres de rassemblement comme les boutiques des perruquiers : <<On y passait la soirée du samedi, la matinée du dimanche, et, en attendant son tour, on parlait nouvelles, politique, littérature, telle qu'elle était alors. Tout est bien changé!>> (<<Les boutiques des perruquiers>>, p.175)

Les problèmes que connaissent les habitants de Paris pourraient survenir n'importe où, si trop de personnes portées vers la paresse étaient présentes. Restif l'auteur de l'urbanisation de la France fait état des inconvénients qui connaissent leur apogée à la ville, mais ne déclare pas que ces problèmes n'existent qu'à la ville. Il persévère, et même s'il se considère

supérieur à ses lecteurs et à ceux qui l'entourent, il ne les avertit pas de quitter la capitale; il nous offre la possibilité d'étudier ses démarches en ville comme modèle à suivre.

Nous ne croyons pas trouver dans les épisodes mentionnés jusqu'ici une attaque directe dirigée contre la vie urbaine, mais il est vrai qu'il existe une catégorie de vignettes dans laquelle la capitale est atteinte de façon directe. Il s'agit ici des commentaires que fait le spectateur sur le plan pratique de l'existence à la capitale; nous le considérons révélateur qu'il présente en même temps ses remèdes personnels aux inconvénients qu'il découvre. Il est important de regarder ces suggestions de nature pratique, car c'est leur présence même qui indique déjà un effort d'adaptation aux conditions actuelles, plutôt que la recommandation de tout abandonner.

Dès la vignette intitulée <<Les ruisseaux>> (p.62), Restif manifeste ses soucis; il lie l'aventure d'une jeune fille qui faillit se noyer au fait que pendant la nouvelle lune, on n'allume pas les réverbères : << ... par un reste de l'ancienne barbarie...c'est le temps où les citoyens doivent redouter de sortir>> (<<Les ruisseaux>>, p.62). Ce n'est pas la première fois que Restif fait preuve de sa préoccupation en ce qui

concerne la sûreté publique, et il est intéressant de noter l'usage de l'adjectif <<ancien>>, car le nouveau phénomène de la vie en ville exige de nouvelles habitudes.

Ayant déjà préconisé un mode personnel de se comporter à Paris, Restif s'est maintenant tourné vers les nouveaux problèmes matériels que rencontre tout habitant de cette ville, et il ajoute : <<Il pleuvait. Les échénés répandaient à flots l'eau des toits, et les rues formaient autant de torrents, qu'on ne pouvait passer sans danger>> (<<Les ruisseaux>>, p.62). Le manque d'un système d'égouts bien développé, on le verra, représente un des grands soucis de l'auteur. Le voilà traité encore une fois dans l'épisode intitulé <<Le tonnerre nocturne>> :

--Les éclats de la foudre, précédés d'une lumière tremblotante, redoublaient la pluie fouettée par le vent. Les rues devinrent des lacs et les ruisseaux des fleuves. Je marchais néanmoins et je me disais : <<Dans la capitale de la France, au XVIIIe siècle, pas un abri public! Point de conduits souterrains pour les eaux pluviales!>> (<<Le tonnerre nocturne>>, p.99)

Très importante, cette déclaration qui nous fait soupçonner qu'il existe pour Restif une certaine fierté que d'être habitant de Paris, mais c'est d'un ton assez scandalisé que notre spectateur fait mention de <<la

capitale de la France au XVIIIe siècle.>> Nous constatons ce même ton dans <<Les ruisseaux>> lorsque l'auteur parle de <<l'embarras>> qui accompagne ce problème (p.62). Il s'agit de l'embarras de l'homme qui est fier de sa ville, qui ne sait passer ce problème sous silence. Restif propose la construction d'un système de conduits souterrains car il s'est décidé à se heurter directement contre le problème, de ne pas le souffrir comme tant d'habitants indifférents remplissant leurs devoirs quotidiens sans réfléchir aux moyens d'améliorer la ville pour tout le monde. Bref, Restif n'est pas indifférent du tout envers la capitale de la France.

Ses projets se trouvent mieux détaillés dans <<Les échénés>> (pp.133-134). Il ne se borne pas aux considérations pratiques cette fois, formulant aussi un code moral que nous regarderons plus tard; nous nous contentons pour le moment de souligner les remèdes aux problèmes matériels qui, une fois de plus, viennent se manifester par un temps d'orage :

--Je parcourus plusieurs rues, cette soirée; toutes étaient remplies de citoyens des deux sexes dont les habits étaient perdus, et la santé exposée. On avait commencé à placer des canaux le long des maisons; quel mauvais génie a donc empêché de suivre un plan aussi sage? Je ne cesserai de les demander, et des conduits souterrains pour les ruisseaux; et qu'on ne jette pas les immondices dans la rivière, mais qu'on les porte à la campagne; et qu'on ne brûle pas la paille; et que les

rues soient plus propres; et qu'il y ait des balayeurs publics; et qu'on ne mette pas en bâtiments insensés tous les potagers qui environnent la capitale; et qu'on ne laisse pas dans le faubourg Saint-Marcel, au mont Saint-Hilaire, et ailleurs, de vastes quartiers sales, infectes, déserts ... >> (<<Les échenés>>, p.134)

Ces idées, visant au renouvellement de la ville, nous permettent de voir que Restif aime de tout son coeur le Paris qu'il connaît intimement; loin de lâcher l'espoir et de s'installer ailleurs, il ne cessera jamais de crier, de demander des améliorations matérielles. Ces améliorations se feront même au dépens de la campagne, qui deviendra un grand dépotoir pour les immondices de la ville. Nous commençons à dégager la dichotomie ville-campagne que fait l'auteur, mais cette division est, nous semble-t-il, bien différente de celle qui se développera dans Le Paysan perverti : dans le présent ouvrage, on a affaire à la personne qui se situe tout au centre de la vie urbaine, et qui sait bien la façon dont il faut s'y comporter. Restif se croit citadin, et c'est de ce fait que provient son éloignement des réalités rurales. Nous verrons plus tard que la nature de la séparation dont il s'agit dans le Paysan se compose dans une optique opposée. L'important pour le moment, c'est que Restif distingue nettement la vie campagnarde de la vie urbaine, sans en vouloir à la ville.

Les projets du spectateur ne sont pas limités à la question des conduits; la propriété, il l'a déjà démontré, lui est d'une importance primordiale. Dans <<Les incongruités nocturnes>> il préconise de faire condamner à amende tous ceux qui ne gardent pas propres leurs maisons (pp.143-145), et dans <<L'eau graisse par la fenêtre>> (pp.207-208) et <<L'os, l'eau, les cendres>> (pp.145-148) Restif s'enrage face à la menace posé par ceux qui jettent des immondices par la fenêtre. C'est d'une façon assez vive que Restif dépeint ce qui lui arrive un jour qu'il parcourt trois rues différentes de la capitale; après s'être fait presque assommer d'un gros os à moelle, aveugler par une nappe d'eau de savon, et suffoquer par une poussière très fine, il observe :

- Plus elles [les rues] devraient être propres, à cause du défaut de circulation de l'air, plus leurs habitants semblent prendre à tâche de les rendre malsaines, en y jetant toutes leurs immondices. C'est une déraison, dont les animaux sont incapables; ils n'infectent pas leur repaire. (<<L'os, l'eau, les cendres>>, p.147)

Voilà les habitants de Paris qui se comportent de façon plus basse que les animaux. On remarque le dégoût de l'auteur qui a déjà distingué la ville de la campagne, mais se trouve forcé de contempler les individus qui agissent d'une manière qui, à son tour,

n'est même pas digne de la campagne. Mais en se méfiant des ordures jetées des fenêtres d'en-haut, on risque de connaître de pareille saleté par terre:

--Les bouchers nettoyaient les immondices de leurs étables et les portaient à la voirie, dans des tombereaux mal joints, de sorte que toute la rue ... était jonchée de caillots et de bouses A Vienne, à Berlin, le nettoiemnt des rues est amodié, il rapporte; ici, l'on paie, et l'on est mal servi. (<< Immondices des bouchers>>, p.184)

Nous constatons de nouveau les plaintes de celui qui est fier de sa ville; il est lamentable que Paris s'avère retardé vis-à-vis des autres grandes villes de l'Europe. Restif propose que le nettoiemnt des rues soit subventionné car, nous le savons déjà, la propreté est d'une importance primordiale, surtout lorsqu'on se souvient des suites malheureuses de l'incident de la femme couverte de boue. Tout en souhaitant que Paris se mette à l'avant-garde du continent, l'auteur fait preuve des considérations plus vastes qui visent à sauvegarder les mœurs citadines, mais il indique que ce nettoiemnt possède un côté purement pratique; on pourrait rapporter un profit si les gens de la ville cessaient <<d'ignorer la valeur de ce précieux engrais>> (<<Immondices des bouchers>>, p.184). Considérons aussi <<Les échenés>>, où il propose que les criminels soient chargés du balaiement des rues (p.134).

Les projets du spectateur ne sont pas du tout limités à cette question de nettoitement; il cherche la réduction du nombre de chevaux et carrosses qui encombrant les rues de la capitale, et recommande qu'on supprime tout à fait les cabriolets, tout en préconisant ce qui est en effet une limite de vitesse. Restif voudrait faire interdire la vente de l'eau-de-vie, et chasser des rues les filles publiques. Il lui paraît nécessaire de mettre un impôt sur les chiens d'agrément, et sur ceux qu'il considère inutiles. (Voir à cet égard <<L'utilité des chiens>>, pp.219-221) Quant à ce qui est des mœurs, il cherche une façon de s'assurer que les lieux de rassemblement public comme le théâtre et le cabaret ne perdent pas de vue l'idée de la bienséance publique; les théâtres, par exemple, doivent porter pendant certains jours une affiche déclarant : <<Les honnêtes femmes peuvent amener leurs filles>> (<<Les échenés>>, p.134).

Nous voyons à travers tous ces projets l'homme qui est fier d'être Parisien, qui veut renouveler le mode de vivre à la ville là où il ne demande pas le réaménagement de la ville même. Troublé qu'il est par les inconvénients qu'il y trouve, il n'envisage pas de remède qui soit conçu purement dans le but d'améliorer sa condition personnelle, voulant plutôt une

transformation de plus vaste étendue. Il est important de remarquer qu'il distingue nettement la vie urbaine de celle de la campagne; la campagne se trouve effectivement réduite à un espèce de dépotoir pour les immondices de la ville.⁴ Il existe pour Restif trop d'animaux à la capitale, car la ville est conçue comme lieu d'habitation humaine, et il y faut de nouvelles habitudes qui seront établies, elles, par l'homme. Il ne faut pas oublier ce point de vue en traitant la ville telle qu'elle nous est présentée dans Le Paysan pervers.

⁴ Voir <<Les échenés>>, p.134.

CHAPITRE II

Le paysan perversi:
la ville romancée

Le sous-titre même de cette oeuvre suggère qu'on a affaire à une description du milieu urbain de nature très subjective; Restif la nomme Le Paysan perverti, ou les dangers de la ville. Ce titre nous indique que l'auteur s'est proposé un examen bien différent de celui dont il s'agissait dans Les Nuits de Paris, où il n'existait pas vraiment de but déclaré. L'analyse qui se fera dans la présente oeuvre se conçoit par contre de façon purement didactique:

--On y verra un jeune homme doué de tous les talents et de tous les avantages que peuvent donner l'esprit et la figure, se perdre par ces avantages mêmes : ce n'est point ici un exemple isolé, c'est ce qui arrive tous les jours Sans répéter ici les déclamations contre le séjour des villes, j'ose avancer qu'il serait à propos, non de l'interdire aux habitants des campagnes, mais de leur en montrer les désagréments comparés aux avantages qu'ils abandonnent chez eux; et surtout de les bien convaincre, qu'une fortune faite à la ville, est le gros lot d'une loterie; cent mille y perdent, pour un qui gagne. (Préface de l'éditeur, pp.19-20)

Nous avons signalé ce que fit Restif dans l'oeuvre précédente afin de rester en sûreté à Paris, et nous croyons qu'il s'agit encore une fois dans le présent travail de l'auteur qui cherche à détailler les démarches nécessaires à la sécurité et bonheur des citadins. Bien que l'auteur déclare que le présent travail fut conçu dans le but d'avertir les paysans des dangers de la ville, nous montrerons qu'il fournit bien d'exemples des individus qui vivent heureusement et

vertueusement à la capitale, et que le rôle de la famille, comme Restif vient de le remarquer, est d'une importance capitale pour ces personnes. L'étude de cette oeuvre sera en grande mesure l'analyse des liens familiaux, et de la façon dont ils peuvent changer à la ville. Nous croyons que Restif n'avertit pas les paysans autant qu'il prétend vouloir le faire, et que l'étude de ces liens fera ressortir ce point de vue.

Si le jeune Edmond, le paysan dont il s'agit dans ce travail, s'avère <<doué de tous les talents et de tous les avantages>>, c'est parce que Restif tente de rendre plus effrayante la chute de cette personne; mais nous voyons en Edmond bien des faiblesses, et il est important de noter que ces faiblesses existent avant qu'il ne s'installe à la ville. Nous avons à les souligner dans le but de montrer qu'une personne comme Edmond aurait pu se ruiner à la campagne aussi bien qu'à la ville. Il existe évidemment des forces dangereuses à la ville du XVIIIe siècle, mais nous trouvons révélatrice l'introduction à la XLIVe lettre, où Pierrot affirme seulement que : <<La ville est un dangereux séjour pour quiconque a le coeur fait comme Edmond>> (XLIV, p.176). Le choix du pronom relatif indéfini <<quiconque>> nous amène à un grand tournant; Pierrot cherche peut-être à indiquer que le danger

existe non seulement pour Edmond, mais pour bien du monde. Nous considérons cependant qu'il s'agit du contraire; Edmond n'est pas du tout typique du paysan qu'aurait dû chercher à développer Restif, et c'est ce caractère assez différent qui diminue l'effet de la <<leçon>> présentée par le pronom relatif, car les personnes qui ont <<le coeur fait comme Edmond>> seront assez rares.

Abordons l'étude de cette oeuvre par ordre chronologique, afin de pouvoir suivre le processus de corruption que Restif désire lier à l'existence en ville. Etant donné que Le Paysan pervers se divise en huit parties de longueur considérable, et de neuf sections si on y comprend les statuts qui se placent à la fin, et que l'intrigue déroule pendant une trentaine d'années, nous remarquons que l'auteur se fournira la possibilité de tracer tous les événements qui enchaînent la chute d'Edmond, mais nous croyons pouvoir démontrer que l'intrigue de cet énorme roman permet au lecteur de tirer des conclusions très différentes de celles que prétendait viser l'auteur.

On trouve dans la première partie que, conformément aux désirs de ses parents, Edmond s'installe à Aux*** afin de chercher un travail comme peintre.¹ Edmond

¹ Il s'agit probablement d'Auxerre, ville bien connue

entame d'un ton assez naïf la longue liste des nouveaux phénomènes qui l'intéressent à la ville. Son exposition est toute parsemée d'exclamations comme <<Et puis il y'a, et puis il y'a>>, ce qui entraîne les rires mordants de Tiennette (I, p.30). Il ne faut pas trop croire aux dires naïfs d'Edmond; son innocence possède une double nature qui deviendra bientôt évidente. Il faut reconnaître que la vie urbaine lui est tout nouveau, et qu'il n'y est pas à l'aise, mais ceci s'explique par les besoins de l'auteur qui se trouve dans la nécessité de présenter son paysan comme jeune et naïf. Nous constatons dans la VIII^e lettre que le jeune est à vrai dire moins naïf que ne disait Restif : <<Je commence à me faire à la ville : tout ce qui m'y avait déplu, ne demande qu'à être vu d'un certain côté : mais je crois pourtant, que si les filles de notre village avaient un peu de l'art de celles des villes, on serait encore plus heureux chez nous>> (VIII, p.48). Nous trouvons que cette phrase est assez surprenante, car le paysan récemment installé à Auxerre sait bel et bien faire ses propres jugements, n'est pas tellement innocent. La ville lui sera

de la part de Restif. Voir Charles A. Porter, Restif's Novels, or An Autobiography in Search of an Author (New Haven: Yale University Press, 1967) p.130.

redoutable à cause de son désir de donner libre cours à ses passions. Restif fait ici le tableau des talents dont est doué le paysan dans la tentative de rendre plus éclatante la chute de ce dernier. Oui, Edmond est différent de ses voisins, mais ce n'est pas à cause de ses talents considérables; c'est plutôt à cause de ses passions irrépressibles. Dès la II^e lettre Restif déclare qu'Edmond est différent par son éducation incroyable; il était destiné à habiter la ville car il lisait à un assez jeune âge un texte latin, et il fait preuve de son côté logique là où il fait une critique bien dirigée des gens qui lui déplaisent à la ville, trouvant chez eux : << ... le défaut de n'estimer qu'eux et ce qui leur ressemble ... Si tu voyais comme on est sensuel et glouton à la table du maître ... Si tu voyais les libertés que l'on y prend avec ces pauvres filles qui ont abandonné leurs bons parents et leurs pauvres villages ... Je ferme les yeux sur toutes ces pauvretés ... >> (II, p.33). Venant tout juste de commencer son travail, Restif insiste pour le moment sur les images pures de la campagne, qui sont censées faire contraste avec celles de la ville; nous verrons que cette insistance tend à s'affaiblir, mais il faut en ce moment noter l'aveuglement volontaire de la part d'Edmond. Comme nous l'avons vu, Restif se ferme souvent les yeux au moment où la pauvreté lui fait

affront; on a affaire maintenant à Edmond qui agit de même, mais c'est cette volonté de s'aveugler qui le rendra malheureux. Le Paysan perversi ne sera pas le roman des événements terribles et inévitables qui menacent tout paysan à la ville; ce sera plutôt le roman assez particularisé de ce qui arrive à <<quiconque a le coeur fait comme Edmond>>, individu assez singulier. Le présent roman ressemblera aux Nuits par son aspect de manuel, et Edmond sera le modèle à ne pas suivre, car même s'il imite les actions de Restif, il n'en comprend pas souvent les suites.

Il existe évidemment des forces dangereuses à la ville, mais il est important de constater que le jeune paysan les reconnaît, même si ses jugements sont faussés puisqu'il se ferme toujours les yeux. A cette tendance vient s'ajouter le goût trop fort qu'il manifeste pour les belles filles, à vrai dire, pour n'importe quelle fille. Nous trouvons effectivement que Le Paysan perversi est souvent le roman de l'amour déréglé, et de la personne qui s'abandonne à ses passions.

Le caractère singulier d'Edmond tend à atténuer la critique de la vie urbaine que propose l'auteur. Celui-là se révèle assez éclairé et les menaces de la ville ne seront pas donc inévitables, car il pourra les

reconnaître, même s'il veut ne pas y faire attention. La chute d'Edmond ne sera pas du tout le résultat inévitable de la vie à la capitale; elle sera plutôt la suite des passions aveugles et non-maîtrisées du jeune paysan.

Nous verrons souvent que les personnes vivant de façon vertueuse à la capitale habitent en famille. Les parents offrent dans ces cas des modèles à imiter, et permettent aux enfants de bien voir en leur indiquant les influences à éviter. Le paraître l'emporte sur l'être au fur et à mesure que la famille s'absente, et, dans un passage révélateur, Edmond déclare que c'est effectivement le paraître qui l'attire à Paris:

Chez nous, [affirme Edmond], les filles n'ont pour elles que la beauté de leur visage et de leur taille ... mais à la ville, les charmes se multiplient ... l'on profite ici de la beauté de la chevelure et de tout le reste ... ici une belle main a son prix; un pied mignon, caché dans un sabot ou dans une chaussure grossière, n'est pas remarqué chez nous; ici l'on n'oublie rien pour faire briller cet avantage, et celui d'une jolie jambe ... (VIII, p.46)

Edmond traite aussi des gorges éblouissantes, des petites mignardises et agaceries, et des <<petits regards en-dessous>> (VIII, p.46).

Le paysan plutôt naïf risquerait de se faire la dupe de toute cette parure; c'est à Pierrot, frère aîné d'Edmond qui reste à la campagne, de déclarer : << ...

mais ça n'est pas la mode ici que les filles disent aux garçons de si jolis petits mots ... >> (XXII, p.93). Restif veut signaler que les charmes féminins représentent un danger pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, mais il aurait mieux réussi en nous présentant un personnage plus innocent qu'Edmond, qui apprend à son tour à jouer le jeu et à se déguiser, lui aussi. Oui, Edmond se corrompt s'il se déguise, mais c'est son penchant pour les filles qui le mène à ce déguisement; ce n'est pas présenté comme la conséquence inévitable de la vie urbaine. Au cours de cette première section il s'avère bouleversé par quatre filles différentes, chacune plus belle que la précédente. Nous croyons que la faiblesse de Restif ici, c'est qu'Edmond joue un rôle très actif sans être provoqué par les forces corruptrices de la ville; bref, il est déjà comme ça, son désir ardent de toute fille est un fait qui est indépendant de la question de la ville. Dès la XIIe lettre le lecteur voit qu'Edmond est fasciné par Edmée, et qu'il sait très bien jouer le jeu du déguisement :

-- ... j'ai ménagé sa petite humeur, ou, comme on dirait ici, sa chatouilleuse délicatesse, en partageant mes attentions à toutes ses compagnes : mais, sans affectation, j'étudiais dans ses yeux pour deviner ce qui lui faisait plaisir, et je la servais avec une espèce de nonchalance et distraction; ce qui a fait son effet; car elle s'est un peu apprivoisée, quand elle a cru que je n'avais point de préférence pour elle. (XII, p.58)

Edmond a déjà passé un an à la ville, mais il n'a pas encore fait la connaissance d'un certain M. Gaudet, qui sera présenté pour la première fois dans la XXI^e lettre; ce dernier sera considéré par Pierrot comme responsable en grande mesure de la perte d'Edmond, mais nous croyons que c'est Edmond lui-même qui y joue le rôle principal. Le plus important pour le moment, c'est que le paysan fait n'importe quoi pour gagner une femme, qu'il agit sans aucune influence extérieure, et que cette manière d'agir se lie au thème de vouloir s'aveugler. On l'entend crier que Manon lui paraît <<chaque jour plus jolie>> (VIII, p.45), que <<le grand tort de la pauvre Tiennette, c'est d'être jeune et jolie autant que Mlle Manon, si elle ne la passe>> (V, p.38), qu'il est impossible de <<se rien figurer de plus joli>> qu'Edmée (XII, p.56), et, enfin, que le sourire de Mme Parangon <<réunit tout ce que j'ai vu d'enchanteur dans celui d'Ursule [sa soeur], dans celui de Mlle Manon, d'Edmée et de Tiennette, qui toutes l'ont fort agréable>> (XVII, p.71). C'est à juste titre que Pierrot l'accuse d'être <<un peu girouette en amitié; aujourd'hui celle-ci, demain celle-là ... >> (XVIII, p. 75).

A cette faiblesse vient s'ajouter le problème déjà mentionné de l'aveuglement; au moment où Edmond décide

d'épouser Manon il est si frappé par ses charmes qu'il offre ce propos révélateur : << ... mes yeux se sont troublés, et je n'ai plus distingué les objets>> (XXI, p.89). La vue pousse Edmond, et c'est souvent à Pierrot, qui n'est pas présent, et qui, par la suite, ne peut pas voir, d'essayer de régler la conduite de son frère. Nous affirmons que la présence de Mme Canon, tante de Mme Parangon, est de la plus haute importance, car elle offre un remède au problème de l'aveuglement, remède qui existe tout au coeur de la ville. On constate dans la XXIVe lettre qu'Ursule reste chez cette dame, et on la retrouve assez souvent à travers les premières sections de l'oeuvre, mais elle disparaît au fur et à mesure que la corruption se répand, double mouvement que nous trouvons très frappant. << Une honnête mère de famille épure tout ce qui l'entoure>>, affirme Restif dans Les Nuits de Paris, (<<Conclusion des deux petits ménages>>, p.224), et c'est Mme Canon qui joue ici le rôle de mère de famille. Le paraître règne à la ville, et nous avons vu que notre paysan apprend vite à le modeler selon son gré; si Edmond était typique du type de paysan que Restif veut avertir, il serait plus facilement la dupe des gens qui dissimulent tout, mais qu'un paysan soit éclairé ou non, une forte influence maternelle l'emporte. L'existence même de Mme Canon sert à atténuer les avertissements de l'auteur, car

elle offre aux plus naïfs la possibilité de se bien comporter à la ville. Remarquons qu'Ursule reste vertueuse et assez contente tant qu'elle reste chez cette dame. La bonne mère de famille l'aide à se comporter comme il faut, bien qu'elle soit installée à Auxerre. Dans les sections qui suivent on trouvera suggérée toute une série de <<familles>>; c'est-à-dire, il arrive souvent qu'un personnage propose une liaison de personnes dans le but de remplacer la vraie famille nucléaire, qui manque évidemment aux individus récemment installés à la ville. Si Edmond jouissait des effets bienveillants d'une bonne famille établie à la ville, son penchant pour les filles se manifesterait probablement toujours, mais il se trouverait moins souvent à l'aise de se déguiser. C'est l'aspect visuel qui importe à Edmond; puisqu'il ne voit pas les membres de sa famille, il finit par ne pas suivre leurs conseils. Il faut que la famille de la ville sache <<voir d'un certain côté>>, mais il ne faut pas qu'elle s'aveugle; il serait trop osé de déclarer que la famille d'Edmond pourrait bien vivre à Auxerre, et, par la suite, tirer le jeune paysan du précipice, mais Restif nous offre l'exemple de Mme Canon, et, plus tard, de Mme Parangon, comme deux mères de famille qui savent voir de bonne façon tout en habitant la ville.

La deuxième section du Paysan traite des corrupteurs qui << ... tâchent de détruire dans le jeune paysan toute idée d'honnêteté, qu'ils nomment préjugés de village >> (p.21). Cet aperçu nous mène à croire que des forces extérieures vont influencer Edmond, mais nous nous efforcerons de démontrer que c'est généralement le paysan lui-même qui décide d'agir, et, souvent, de ne pas agir. Nous considérons que les deux <<corrupteurs>> principaux, le Père d'Arras et M. Gaudet, agissent souvent en vrais amis, mais leur amitié sera difficile à exposer avant la septième section.

Edmond se trouve pour la première fois dans le besoin de justifier son désir de rester à Auxerre, car Pierrot est ébranlé par la façon dont son frère vient de se faire attraper. Nous découvrons que Manon, maintenant l'épouse du paysan, était déjà enceinte de M. Parangon au moment où elle proposa d'épouser Edmond. Cependant, tandis que Pierrot considère la ville comme <<le pays des femmes>>, Edmond y trouve << ... la politesse, plus agréable que la cordialité; dans la grâce des manières; nos élégants de campagne ne sont ici que ridicules ... un homme de ville qui aura séjourné quelque temps au village, semble à son tour reconnaître cette supériorité des citadins>> (XXXII,

p.134). Mais Edmond attaque plus profondément la vie campagnarde lorsqu'il traite de :

--[l'] invincible répugnance que l'on voit à tous qui ont goûté de la ville, à retourner s'abâtardir à la campagne, à quitter le rôle d'homme poli des villes ... pour redescendre au titre de campagnard, et participer à l'ignobilité qui en est le vernis le séjour [urbain] est plus riant, les objets plus agréables, [et] la faculté de penser y est plus fine, plus développée. (XXXII, p.135)

Ces paroles nous font penser au mot d'urbanité, déjà employé par Restif dans Les Nuits de Paris. Edmond est bien différent des siens; il se déclare incapable de jouir <<du bonheur de vivre à la campagne>> (p.134), et renonce à tout lien avec ses terres familiales de Villiers. Si cette déclaration est pour Restif le symbole du renoncement à la campagne provoqué par la corruption de la ville, elle n'est pour nous que le moment où Edmond découvre que les airs de la ville sont <<les airs qui lui conviennent>> (p.135). Il croit à la supériorité innée des citadins et se place tout au centre d'eux; nous avons constaté qu'il est peu typique du paysan, et que Restif l'a nommé <<doué de tous les talents>>, donc il est peu surprenant qu'Edmond se croie supérieur, qu'il se situe au coeur d'un entourage différent sans croire qu'il doit subir un long processus d'acclimatation.

Nous croyons le contraire, c'est-à-dire, qu'il lui aurait fallu cette période d'acclimatation, car il ne tarde pas à suivre la mauvaise voie. Soulignons à titre d'exemple ses deux premiers gestes vraiment malheureux, c'est-à-dire, le mariage tout à fait clandestin avec Manon, et la séduction d'une jeune cousine. Ces deux actes se basent évidemment sur son désir avide des femmes; le mariage est révélé au Père d'Arras après coup, et bien qu'on puisse soutenir que les motifs qui poussent Edmond sont bons, car il croit que Manon mourrait de douleur sans lui, il faut souligner qu'il ne le découvre pas à sa famille, remarquant plutôt que : << ... c'est un secret à garder quelques années peut-être>> (XXXVI, p.155). Restif fait contraste entre cet épisode et le mariage bien honnête de Pierrot, qui est fier que son épouse soit bien différente des filles de la ville, mais nous verrons que Manon possède elle aussi des moeurs développées malgré ses débuts douteux.

La recherche de la femme mène Edmond à commettre son deuxième geste lamentable, entreprenant la séduction de sa cousine. <<[Elle] a cédé avec une grâce inexprimable ... >>, déclare-t-il (XL, p.164). Le choix du verbe céder est important, vu que ce qui le frappe lorsqu'il contemple Edmée, c'est : <<Cette honte-là ... ajoute bien au charme de la beauté>> (XII, p.59). L'idée de

conquête, de supériorité est très importante pour celui qui ne sait se juger, qui n'est pas fier de son propre caractère. Le code moral du jeune paysan s'avère développé de mauvaise façon, et ce sera par conséquent un jeune homme facilement influencé. On trouve justement que Gaudet est pour lui un <<Mentor>> (XXXIX, p.161). Ce paysan si avide des femmes ne tarde pas à se conformer aux préceptes hédonistes de ce dernier, affirmant avec joie : <<Ma foi, tu as raison, il faut jouir Tes principes sont excellents Tu m'as fait connaître tant de femmes>> (XXXIX, p.161). Est-ce dire que la ville corrompt inévitablement le paysan, ou plutôt que la vie urbaine facilite son mauvais penchant inné vers la corruption? Très répandus sont les passages dans lesquels Edmond admet qu'il voit le bien tout en suivant le mal, mais l'aveuglement délibéré lui exige moins d'effort que la recherche du bien. Le paysan est si porté vers les aspects sensuels de la vie qu'il n'accomplit pas la tâche que veut lui accorder l'auteur; au lieu de nous signaler que la ville est redoutable, Edmond entame toute une enquête des effets de l'hédonisme porté au plus haut degré, ce qui est une grande menace à la campagne tout comme à la ville.

L'influence de la famille nucléaire manque à Edmond, et l'importance de cette force se trouve renforcée

lorsque nous rappelons les avis offerts par Restif dans Les Nuits de Paris; il faut se former un groupe restreint d'amis auquel on peut se fier. Il est évident qu'il désire contraster les effets bienveillants de la famille paysanne avec le désordre qui se déclenche à la ville en l'absence de la famille, mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous fournit des exemples de la bienveillance d'une famille établie à la ville même. Il faut encore une fois insister sur l'importance du rôle de Mme Canon, qui est la tutrice d'Ursule; cette dernière se trouve en sûreté physique et morale avec celle qui fait fonction de mère de famille, et il est intéressant de noter la façon dont Edmond s'aveugle, ne comprend pas son rôle à elle :

--Cette dame, déclare-t-il, est une sorte de sauvage, toujours renfermée chez elle, déclamant sans cesse contre les hommes, et contre toutes les femmes qui paraissent regarder notre sexe d'un bon oeil Je t'avouerai, que sans la société de ma respectable cousine, [Il parle ici de Mme Parangon, qui n'est pas en réalité sa cousine], j'appréhenderais que les éternels sermons de Mme Canon n'ennuyassent une jeune personne, au point de lui faire trouver aimables ceux dont elle entend dire maussadement tant de mal. (XLVII, p.189)

Tout en repoussant l'influence de Mme Canon, Edmond reconnaît l'influence que peuvent avoir les liens familiaux, voulant que sa soeur s'installe chez lui, ou bien, là où il pourrait l'influencer à son tour. Ce

n'est pas dire qu'il lui veut du mal; <<il faut jouir>>, et, selon lui, cette action est impossible lorsque Mme Canon joue un rôle actif. Restif fait prononcer une phrase peu vraisemblable à Edmond lorsque ce dernier parle d'Ursule, observant que : <<L'air de la ville ne sera pas contagieux pour elle; notre soeur n'en prendra pas les grâces; le vice respectera l'entrée d'un coeur où règne Mme Parangon>> (XLVII, p.188). Il est discutable que notre paysan considère la vie à la ville comme contagion, s'y trouvant à l'aise de jouir et dissimuler, et il nous semble que cette tentative d'attaquer la ville est mal dirigée de la part de l'auteur. Cette phrase nous offre, cependant, une vérité profonde; la vraie amitié peut empêcher le vice de se manifester, et cette vérité est indépendante de la question de la ville et la campagne. Suivant toujours la voie qui lui convient, Edmond s'aveugle quand il faut avouer que Mme Canon aide sa soeur à se bien comporter, admettant seulement l'influence de Mme Parangon, personne qu'il aime, mais la liaison souhaitée avec Ursule n'est pas du tout le seul ménage qu'il propose. Un de ses premiers efforts de se créer une petite famille à la ville se présente lorsqu'il écrit à Gaudet : <<Nous serons unis; nous nous verrons tous les jours : j'espère que nous pourrons un jour réconcilier Mme Parangon avec ma femme

: alors nous ferons une petite société charmante, dont tu seras le philosophe et d'Arras le directeur. Je désire vivement cet arrangement ... >> (XLI, p.168). Dans la XLVIe lettre il cherche à ajouter Loiseau à ce groupe, et espère que Manon et Tiennette deviendront amies (XLVI, p.181).

L'aspect visuel l'emporte encore une fois; si Mme Canon était séduisante à l'oeil, il l'aimerait. Il ne sait suivre les exemples de vertu qui existent à la ville même, se penchant vers ce qui est agréable à la vue. C'est à juste titre que Pierrot soupire : << ... on voit mieux pour les autres que pour soi>> (XXXVII, p.156). Restant à la campagne il n'est pas troublé par ce qu'il nomme la <<poudre aux yeux>> de la vie urbaine (XLVII, p.188). On commence à remarquer Restif qui préconise les mêmes remèdes aux inconvénients urbains qu'il a détaillés dans Les Nuits de Paris. Il faut de vrais amis, et une famille qui aide à identifier les divers pièges existants aux métropoles. Nous rappelons la <<bonne mère qui épure tout ce qui l'entoure.>>

Dans les troisième et quatrième sections les personnages principaux quittent Auxerre pour la capitale même; en les y établissant, Restif compte faire accroître les menaces qui attendent le nouveau venu, mais nous confirmons que les mêmes remèdes s'y

offrent, et que les périls de Paris sont du même ordre que ceux d'Auxerre.

Manon meurt à la fin de la deuxième partie, et le lecteur peut tirer des conclusions différentes de cet événement malheureux. On apprend qu'elle fut séduite par M. Parangon au cours d'une longue corruption qui est dépeinte surtout dans la XXe lettre, et qu'elle fut enceinte de lui en même temps qu'elle recevait Edmond comme prétendant. Restif essaie de nous convaincre que cette sorte d'infamie se commet plus facilement à la ville, et veut souligner que les mauvaises actions sont toujours punies, mais son projet échoue lorsqu'il ne sait borner ses tendances d'auteur qui veut toucher son lecteur. La scène de mort larmoyante, et les remords déchirants des LVe et LVIIIe lettres, aboutissent par nous font croire que la vertu peut bel et bien prospérer à la ville. Tout en voulant que Manon serve comme leçon, Restif crée un personnage qui se fixe un strict code moral, grâce surtout à la bienveillance de Mme Parangon, et nous découvrons qu'il est possible de se tirer du précipice sans abandonner la ville pour la campagne. Il faut insister sur le caractère faible et girouette du jeune paysan; il est présent quand Manon rend le dernier soupir, c'est-à-dire, il la voit. Au moment de sa mort, Edmond veut <<la suivre dans [le]

tombeau que [s]es fautes ont creusé>> (LVII, p.209). Il se rend compte qu'il est responsable en partie de cette mort, mais ce moment de lucidité est bien bref; Manon meurt dans la lettre LVII, et voilà Edmond qui fait la cour à Madelon Baron dès la LXVIe lettre. C'est la nature girouette d'Edmond à son apogée; décrivant Madelon il crie : <<Le plaisir est son but ... sa gloire, d'exciter les désirs; et le premier devoir qu'elle s'impose, c'est de les couronner>> (LXVI, p.235). Mais dans la lettre suivante, il affirme qu'Edmée l'attire toujours : <<Son embarras, sa rougeur, ses yeux timidement baissés, mais qui laissaient percer quelque satisfaction, tout semblait me dire que je n'étais pas effacé de son coeur>> (LXVII, p.245). Il est intéressant de constater que les yeux d'Edmée l'excitent, et qu'il la trouve <<le bijou le plus appétissant qu'on puisse voir>> (LXVI, p.239). Les désirs du paysan ne s'y limitent pas; ses louanges incessantes de Mme Parangon remplissent bien des pages, sans mentionner la jolie mademoiselle Prudhomme de la lettre CVI, et sans compter la marquise de ***, qu'il veut entretenir dans la lettre CXII!

S'entourant de femmes, Edmond essaie de s'attacher à un système moral, qui n'est au fond que le manque d'un système. << ... toutes les belles ont des droits sur

nous; une aimable inconstance est l'instinct naturel; l'amour exclusif est un sentiment factice, pesant, injuste, tyrannique ... >> (LXVI, p.237). Il constate qu'il ne sait <<combattre un goût que par un autre>> (LXX, p.257), et se tourne maintenant vers la poursuite de Fanchette, cousine de Mme Parangon. En l'attendant, il craint qu'il ne soit laissé <<en proie à tant d'égarements>> (LXVII, p.245). Edmond ne se trouve pas dans la possibilité de bénéficier des effets éclairants d'une famille installée à sa vue, et n'accepte par conséquent que les conseils qui lui plaisent, et qui seront facilement suivies. Tandis que Gaudet indique que le sexe féminin <<est fait pour être assujetti>> (LXXVII, p.297), d'Arras crie qu'il ne faut pas s'engager <<trop tôt à n'aimer qu'une seule femme, à la préférer à toutes les autres ... >> (LXXVII, p.294). Edmond est un moule qui se remplit de mauvaise façon; l'auteur cherche à nous convaincre que c'est la vie à la ville qui le porte vers sa chute, mais nous croyons avoir affaire à une personne dont les tendances sont dangereuses avant qu'elle ne séjourne à la ville. Ce sont seulement les personnes présentes à un moment donné qui peuvent l'influencer, et, malgré les avis contraires de Restif, Edmond n'est guère un jeune homme <<doué de tous les talents>>; c'est plutôt un jeune homme pour qui les femmes représentent un écueil, mais

cet écueil l'aurait attrapé à la campagne tout comme à la ville. Si Restif déclare qu'Edmond est exceptionnel, il n'a raison que parce que le paysan est remarquable par sa manie des filles, manie qui l'aide à jouer <<le joli jeu pour l'amour>> avant même qu'il ne fasse la connaissance de ceux que Pierrot nomme les corrupteurs principaux. Aurait-il été ainsi s'il était doué des talents dont parlait Restif? Edmond n'est exceptionnel que par son avidité des femmes.

Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de sa famille, Edmond se fixe l'idée de la conquête comme raison d'être; le plaisir qu'il recherche se base dans la soumission des femmes, et la liberté dont il croit jouir à Paris l'aide dans ce but. Le grand fléau d'Edmond, c'est que tout en cherchant à dompter, il se laisse ouvert à tout effort de se faire influencer. <<... jouez-moi aux dés>> (C, p.382), crie-t-il à Gaudet; plus il se laisse susceptible aux conseils d'autrui, plus il est en mesure d'affirmer : <<... je suis toujours pour le dernier qui parle>> (C, p.381). Nous voilà ramené à la possibilité que les gens comme Edmond soient assez rares, car il s'agit d'une personne assez singulière, cherchant à se faire aimer de tous, balançant entre le bien et le mal, et se dirigeant le plus souvent vers ce qui se réalise le plus facilement,

mais l'auteur ne réussit pas à nous démontrer que ces tendances proviennent du fait d' être habitant de la ville.

L'auteur indique que la campagne même connaît les dangers du paraître, faisant déclarer à Edmond : << ... ces petites personnes [celles de la campagne] ont leur coquetterie tout comme à la ville; j'ai même trouvé les moyens dont elles se servaient pour enlever à leur rivale sa conquête, extrêmement dangereux>> (LXXXI, p. 317). Nous avons encore une fois affaire à la question de l'être et du paraître, mais nous la considérons dans une optique différente, car c'est maintenant un phénomène qui existe hors des limites de la ville. Cette indication d'un danger qui se manifeste à la campagne n'est pas la seule chose qui diminue l'effet du but déclaré de Restif; il a déjà affirmé que l'étude du Paysan permettra au lecteur de <<suivre toute la marche de la corruption qui s'empare d'un coeur innocent et droit>> (<<Avis trouvé à la tête du recueil>>, p.23). Mais c'est Edmond lui-même qui, dans un passage révélateur, annonce à Gaudet : << ... je ne le vois que trop, il faut pour devenir ton disciple, avoir un commencement de corruption dans le coeur; et voilà sans doute pourquoi je le suis si tôt devenu, et pourquoi Mme Parangon ne le deviendra jamais>> (XCVI,

p.350). Edmond s'avère donc très mal choisi de la part de Restif si l'auteur veut vraiment donner la leçon qu'il dit vouloir donner. S'il veut par contre démontrer que la vie à la ville accentue une faiblesse existante, Edmond est bien choisi, et nous avons à soupçonner la sincérité du but déclaré de Restif.

Les cinquième, sixième, et septième parties du roman sont remarquables par la prépondérance de nouveaux ménages que l'on y trouve. Il arrive parfois que ces nouvelles familles soient souhaitées pour des mobiles suspects; tel est le cas lorsque Laure soupire : <<Que nous serons heureux tous quatre! Elle parle à Zéphire de Gaudet et d'Edmond, nous tiendrons un double ménage, qui ne sera pas triste, ennuyeux comme les ménages d'un à un ... >> (CXLVIII, p.74). Le ménage de la lettre CLXIII est aussi douteux; il s'agit dans cette dernière d'Edmond, Obscurophile, et le <<vieux payeur>>, qui ne s'en doute pas. Ces ménages conçus dans le but de créer <<un petit air d'honnête libertinage>> (CXLVIII, p.75) font exception au grand nombre de ménages honnêtes qui ont pour but de sauvegarder les mœurs des personnes installées à la capitale. La jeune Laure s'avilit de plus en plus car elle ne jouit pas d'un bon entourage, thème important à son tour à travers ces dernières sections du Paysan.

C'est l'effet d'un bon entourage qui aide Zéphire à se tirer du précipice tout en demeurant à la ville. Elle avoue que : <<Elevée par une femme sans principes et sans moeurs, j'ignorais qu'il y eût des principes et des moeurs mais après mon mariage, environnée de personnes honnêtes, dont je m'étais d'abord crue l'égale, je compris par leurs discours qu'il y avait des principes d'honneur>> (CLXXIII, pp.151-152). Importante, cette déclaration qui affirme que le remède aux fléaux de la ville existe à la ville même, et la phrase suivante est plus intéressante, car Zéphire convient que c'était Edmond lui-même qui <<fut assez honnête homme pour ne me rien déguiser [Il] me dit comment il fallait m'y prendre pour interroger des femmes âgées, prudentes, estimables Je m'instruisis donc>> (CLXXIII, p.152). Que penser des maintes tendances du jeune paysan? Tout en voulant corrompre complètement Edmond dans la tentative de faire mépriser la ville aux campagnards, Restif fait le portrait d'un jeune homme qui subit les avis souvent mal dirigés de Gaudet et d'Arras, qui s'aveugle la plupart du temps même s'il a la possibilité de bien agir, mais qui sait toujours se comporter de façon admirable. Nous trouvons renforcée la possibilité qu'il existe chez Restif une intention cachée qui est différente de l'intention déclarée. Le fait qu'Edmond

sait toujours faire de bons jugements nous indique que Restif ne croit pas que la ville est inévitablement une force corruptrice, car de bons éléments sont toujours existants, et exercent parfois une influence sur le paysan.

Les personnages vivant en famille préconisent souvent des ménages dont l'effet bienveillant aurait pu bien éclairer le paysan. Voilà Mme Parangon qui affirme à Edmond : <<Je renouvelle donc mes invitations : venez connaître ce que peut la véritable amitié ... comme elle échauffe dans son sein le germe de la vertu, et en favorise le développement>> (CLXI, p.121). Le paysan récemment installé, ou bien le paysan tombé, sauraient trouver la bonne voie au moment où ils recherchent l'entourage qu'il leur faut; Mme Parangon offre comme preuve à cela ce qui arrive actuellement à Ursule, qui se prostituait, qui séduisit Edmond même, mais qui se rétablit peu à peu. Celle-ci est comparée avec le développement d'un arbre, dans le but de démontrer que le processus de rétablissement peut bel et bien s'effectuer à la ville. La véritable amitié <<forme un grand arbre, à l'ombre duquel les infortunés ...peuvent réparer leurs forces. Ursule sera cet arbre, mon cousin ,Edmond est le cousin dont il s'agit, : le ciel lui a rendu sa vertu ... >> (CLXI, p.121). Mme Parangon n'est

pas seule à remarquer les liens qui se dressent entre l'amitié et la vertu; Zéphire acquiesce à sa volonté lorsqu'elle propose l'union dont il s'agit dans la lettre CXCI, et a déjà songé à une pareille union dans la CLXXIIIe; Zéphire, Mme Parangon, Pierrot et M. Trismégiste se décident de s'unir dans la CLXXXIXe. Sans vouloir trop insister, nous croyons que ces tentatives démontrent la possibilité d'habiter vertueusement n'importe où que l'on s'installe, et nous trouvons que Restif pousse même plus loin, fournit plus de détails en nous présentant M. Trismégiste. On a affaire cette fois à un citadin éclairé et bien équilibré, homme qui s'empêche toujours de juger trop vite, même au moment où sa femme, c'est-à-dire Zéphire, lui découvre qu'elle est enceinte d'Edmond. Loin de s'en enrager, il lui déclare : << ... vous aviez une âme vierge au sein du ... [supprimé de la part de Restif], au lieu que tant d'autres en ont une prostituée dans l'état le plus saint. Je te choisis de nouveau, et avec connaissance de cause, pour ma compagne et pour mon épouse>> (CLXVIII, pp.135-136).

Ne pas juger trop vite, c'est souvent le meilleur moyen de se comporter en ville; soulignons de nouveau qu'Edmond ne tarda pas à juger, à se trouver supérieur. Le comble, c'est qu'après avoir trop vite jugé ce qui l'entourait, Edmond cria <<jouez-moi aux dés>>,

s'abandonnant par la suite au mauvais entourage. L'idée de la conquête l'obsède; les événements qui se déroulent dans le Paysan servent à tracer la différence entre les corrupteurs, qui cherchent à se faire servir, et les personnages qui vivent honnêtement, toujours à la capitale, en voulant servir autrui. Si Loiseau ne reste pas toujours à la capitale² il n'est pas contaminé par les contacts qu'il y a eus, et il avoue : << ... je ne sais si je ne dois plus à Edmond qu'il ne me doit : je n'aurais jamais imaginé qu'il y eût tant de plaisir à servir les infortunés>> (CLXXXVIII, p.182). Gaudet promet par contre au paysan qu'il commandera <<en maître à l'objet de [ses] désirs>> (CL, p.79). Tromper la famille d'Edmond, c'est pour Gaudet <<les servir à leur goût>> (CXXVII, p.18).³ Gaudet s'avère très habile à <<voir d'un certain côté, et se croit justifié par la suite de servir les gens <<à leur goût>>, même si cela aboutit par des résultats malheureux. Si l'auteur s'était limité à cette description des forces menaçantes de la capitale, il aurait mieux réussi; mais s'il nous présente par

² Il s'installe à Toulon.

³ Voir aussi les lettres CLII et CLXX, dans lesquelles Gaudet préconisent de ne pas se faire auteur, comédien, ou poète, car ces derniers servent au lieu de commander.

opposition des personnages comme M. Trismégiste et Mme Parangon, qui savent se préserver de la menace et se tirer indemnes de la corruption qui entoure Edmond, il finit par faire le tableau d'une ville différente.

Tandis que le jeune paysan crie <<jouez-moi aux dés>>, la personne habituée aux détours de la ville prend le rôle plutôt actif, même s'il s'agit de l'acte de servir. Remarquons que vers le début de la septième partie c'est Mme Parangon qui devient le personnage principal, le fil auquel sont liés les autres personnages. Les actions de celle-ci et de M. Trismégiste aident Zéphire à reprendre la bonne voie. Notons que Pierrot, tout déshonoré qu'il est à la campagne à cause des démarches de son frère, décide de prendre le rôle actif : << Ce n'est pas en cachant sa tête, comme l'autruche, qu'on se dérobe au chasseur>> (CXC, p.187). Mais comme nous l'avons signalé, il faut s'empêcher d'agir de façon aveugle : <<Je m'abstiens de juger [indique Zéphire], et surtout de contredire, jusqu'à ce que je sois plus éclairée>> (CLXV, p.128). M. Trismégiste en agit de même; lorsque Gaudet l'avertit que les liens entre Edmond et Zéphire sont à soupçonner, il <<n'a pas exactement suivi le conseil qu'on lui donnait. II est venu me trouver [révèle Zéphire], il m'a fait plus d'amitié que de coutume, et

m'a demandé quelle était la nature de mon attachement pour [Edmond]>> (CLXVIII, p.133). Même la jeune Fanchette sait tirer la leçon de ce qui arrive aux personnes faibles de moeurs. Ursule déclare que celle-là, << instruite par les dangers que j'ai courus ... ne veut pas voir en notre absence l'amant qui a votre aveu [L'aveu de Mme Parangon]>> (CXCII, pp.189-190). L'existence de cette fille, âgée de seulement une douzaine d'années, mais qui sait juger et qui reste en sûreté à Paris, nous suggère que le séjour en ville n'est pas du tout une contagion inévitable. Les individus les plus naïfs de la campagne peuvent s'assurer une vie vertueuse à la ville s'ils ne veulent pas se voir <<jouer aux dés>>.

La huitième section et les statuts qui y font suite sont importants pour l'insistence sur la punition d'Edmond et pour la solution que développe la famille de R*** afin d'éviter que des périls semblables ne se produisent dans l'avenir. Ce sont les rôles que jouent la famille, l'amitié, et la vue qui l'emportent ici, et c'est à ce dernier thème que se lie effectivement la punition d' Edmond.

L'amitié et les liens familiaux continuent à s'offrir au cours de cette huitième section comme remèdes à l'instabilité qui menace certaines personnes

à Paris. On soupçonne la présence d'Edmond, mais au moment où l'on le croit mort Mme Parangon est bouleversée; pendant cette période de crise elle se penche vers l'amitié de Pierrot, le nommant <<mon cher frère>> (CCXXIV, p.247). Au moment où Ursule meurt, et qu'Edmond vient de périr, Mme Loiseau se tourne vers sa famille : <<Je rends grâce au Ciel de m'avoir donné des enfants, qui me tirent de l'état d'accablement où je retombe sans cesse : sans eux, et mon mari, je crois, mon cher Pierre, que je ne pourrais soutenir le poids de mon existence, et le vide où je me trouve>> (CCXLIV, p.277). Constatons aussi ce que déclare Pierrot dans la dernière lettre du roman : <<... nous savons qu'il faut payer notre quote-part des charges publiques au prince qui nous défend des ennemis du dehors, et nous protège de toutes manières au dedans : nous le regardons comme le père d'une grande famille, dont nous sommes tous les membres, et nous l'aimons et respectons comme tel>> (CCLI, p.289). Ce mélange de personnes installées à la ville et ailleurs nous indique que la leçon est universelle; la famille l'emporte partout, et Restif ne démontre pas que la désintégration familiale est inévitable à la ville.

Remarquons de nouveau l'importance soutenue de la vue; il est intéressant de noter qu'Edmond tue sa soeur

dans des circonstances malheureuses, ne sachant pas qu'elle avait épousé le marquis qu'il prend pour son amant illégitime. Il atteint Ursule dans un moment de folie, ou, autrement dit, un moment d'aveuglement (CCIV). C'était toujours la vue, la présence de l'objet, qui le rendait cher au paysan, et sa punition est par conséquent la cécité. Les thèmes visuels l'obsèdent toujours, et vers la fin du roman il affirme : <<Vous, ô vous [il parle de sa famille], que je ne nommerai plus, et que j'ai juré de ne plus voir j'ai rendu à tous mes proches leur pitié et leur compassion, en mettant toute nue sous vos yeux mon âme vile vous me regardez comme je mérite de l'être...je n'ai qu'un bras, qu'un oeil, ou plutôt je n'en ai plus>> (CCXXXIV, pp.261-262). Bientôt après cette déclaration, Mme Parangon avoue à Pierrot : <<Il est entièrement privé de la vue. Il attendait ce malheur, pour ne plus me voir>> (CCXL, p.268). Se trouve par la suite renforcée l'idée de la vue comme élément qui ne suffit pas en soi; il faut juger lentement et soigneusement pour se sauvegarder à la ville.

L'auteur n'arrive pas à démontrer qu'il est impossible de bien juger, de prendre assez de précautions à la ville même; si l'on sait se méfier des

<<louanges excessives... [car] tout cela enfle le coeur, diminue la circonspection, et relâche, en dépit des meilleures résolutions, l'attachement aux devoirs>> (CCXXIV, p.248), on aura l'occasion de se maintenir à l'abri des dangers connus par Edmond. C'est bien Mme Parangon, personnage qui passe la plus grande partie de sa vie à la ville, qui exprime les craintes que nous venons de citer. Il ne faut pas non plus ignorer que la vanité existe hors des limites de la ville; Pierrot avoue que <<[l']ostentation n'est bonne nulle part >> (CCXLVII, p.281). Ce type de problème peut bel et bien se déclencher à la campagne, et même si la ville l'aide à se répandre, Restif nous fournit les moyens d'y mettre un terme sans que nous nous trouvions forcés à fuir vers la campagne.

Tout à la fin du Paysan se trouvent détaillés ce que Pierrot nomme <<les statuts>>; ceux-ci visent à l'établissement d'un bourg où l'on n'aura pas la possibilité de se heurter contre les écueils qui attrapèrent Edmond. Ces statuts ne se bornent pas à la question du danger de la ville, portant plutôt sur la nature même de l'homme, et ils sont donc remarquables par ce dernier fait; l'homme sera en danger où qu'il demeure. La seule présence de la campagne ne sera pas une panacée capable de nous faire tous suivre la bonne

voie; il nous faut toute une quantité de règles strictes, et si ces règles sont à l'intention des paysans qui n'auront jamais l'occasion de s'approcher de la ville, la question devient bien plus vaste que le choix de deux milieux possibles.

Soulignons tout d'abord que les habitants du bourg vivent en société, et ne seront pas isolés les uns des autres. Il est vrai qu'on <<n'admettra jamais aucun étranger dans les bourgs de la communauté>> (Statut XLII), mais il n'en est pas moins vrai que la vie en bourg exige un certain effort; le seul fait de fréquenter une habitation loin de la ville ne suffit pas, et il faut par la suite que les résidents connaissent le régime du bourg (Statut XLIII). Restif commence par prétendre signaler que la ville est dangereuse, tempère peu à peu ses avertissements en offrant au lecteur des exemples contraires, et finit par vouloir modifier la vie rurale même. Nous trouvons effectivement une phrase révélatrice dans le Statut I : <<Considérant combien le séjour de la ville est dangereux pour les mœurs, nous avons résolu de l'interdire à jamais à tous ceux de la famille de R*** qui n'y sont point habitués ... >> (Statut I). Le fait qu'il existe des personnes qui savent vivre en ville nous aide à voir l'auteur qui convient que la ville ne

corrompt pas forcément le nouveau venu. Le bourg d'Oudun s'éloigne de la division urbaine-rurale que semblait soutenir l'auteur; même les habitants les plus accoutumés à la vie rurale seront à rééduquer.

Les thèmes familiaux sont d'une grande importance; ce sont les membres de la famille d'Edmond qui choisissent les premiers résidents du bourg, et ils visent à l'établissement de ce qui sera au fond une vaste expansion de la famille. Le pasteur, par exemple, sera <<le père de son peuple>> (Statut XXIX). Chaque aspect de la vie en bourg sera strictement réglé, des divertissements publics jusqu'à la division des biens de la communauté. Il est à noter que chacun aura son pécule, et que les père de plus de huit enfants auront <<une double portion de vin, et les premières places [aux repas publics]>> (Statut XXX). Il existe effectivement toute une gamme de récompenses et de punitions publiques, ce qui est, nous semble-t-il, une faiblesse. L'égalité à Oudun ne sera pas totale du tout, et la longue liste de lois et punitions nous indique que ce n'est pas la ville seule qui menace le paysan .

Les crimes les plus graves seront punis par l'expulsion (Statut XXXVI), tandis que les fautes telles <<les querelles suivies de coups, ou d'injures

atroces, seront punies par des amendes>> (Statut XXXVII), et <<les fautes légères, les imprudences répétées, etc.; seront punies par des humiliations dans la salle commune du réfectoire, et la privation du vin et de certains mets>> (Statut XXXVIII). Cette idée d'humiliation publique nous paraît trop semblable à ce que certains ont connu à la ville, et tend à empêcher de prendre au sérieux le bien-fondé des suggestions de l'auteur.

Il faut veiller à ce que <<la paresse et la négligence dans la culture des terres, le soin des bestiaux, etc.>> (Statut XXXIX) ne se manifestent pas. Le coupable subira <<des injonctions et privations personnelles>> (Statut XXXIX); dans le cas où il s'agirait d'une jeune personne, il faudrait <<des pénitences publiques au réfectoire et même à l'église; la réduction au pain et à l'eau; et la privation de tous les divertissements...ils seront renfermés seul à seul dans une chambre, et condamnés à tel travail qu'on avisera ... >> (Statut XXXIX). En outre, la formation religieuse et l'instruction physique seront continues, ce qui renforce la conception de l'homme en danger n'importe où qu'il se trouve, car le seul fait de demeurer à Oudun n'est pas suffisant. On aura chaque jour à se rendre à l'église <<pour lire un chapitre de

la Bible, un du Nouveau Testament, une leçon du catéchisme, et l'oraison dominicale, ce qui servira de prière de soir>> (Statut XXV). Si la religion manque en grande mesure au Paysan, ceci ne compose pas l'une des critiques de Restif, qui met tout au plan du réel lorsqu'il s'agit de la ville. Nous aurons plus tard à signaler que la religion dont parlent Restif et Pierrot possède des éléments différents de ce qu'y trouvent la plupart des hommes.

Il existe derrière tous ses projets un moyen de se comporter vertueusement, mais ce moyen ne dépend pas du fait d'éviter la ville. Nous croyons entendre Voltaire lorsque Restif annonce : << Il n'y aura pas un seul jour où l'on soit inutile>> (Statut XXVII). Il faut cultiver notre jardin, car l'ennui figure parmi les menaces les plus redoutables.⁴ La façon punitive dont se compose le régime à Oudun n'est pas peut-être à souhaiter, mais la grande activité de ses résidents indique ce qui est pour l'auteur une solution valable, et soutient le thème de l'homme en péril partout.

⁴ Cette image du jardin est renforcée quand nous lisons que tout temps libre sera utilisé par le pasteur, dans le but d'enseigner <<la théorie de l'agriculture>> (Statut XXVIII).

CONCLUSION

La vraie attitude de Restif envers la ville

Edmond, le paysan perversi, manifeste des traits diamétralement opposés, et tel est le cas, nous semble-t-il, chez Restif de la Bretonne lui-même. Edmond va de mal en pire, tout en s'en rendant compte et en offrant parfois des jets de lumière et des conseils bienveillants. Restif fait preuve à son tour d'une pareille contradiction; il fait crier par Pierrot : <<Oh! maudites soient les villes>> (CXXXI, p.32), tout en affirmant que Paris est pour lui :

-- ... la plus voluptueuse des villes de l'univers, la plus libre, la plus agréable, par conséquent la plus heureuse O Londres! malgré ton orgueil, je te défie de te comparer à Paris. Même sous les Saint-Florentin, les Sartine et les Lenoir, elle était plus libre pour l'honnête homme que cette Londres enfumée, où le brigand vous dépouille, en vertu de la liberté qui s'oppose à la police ... (Les Nuits de Paris. Le 12 juillet 1789, p.225.)

Nous voyons ici Restif le vrai amateur de la vie urbaine, qui, au lieu de comparer la ville à la campagne, compare une ville à une autre; nous ne croyons cependant pas que ses sentiments envers la vie urbaine soient le résultat d'une évolution de pensée entre la composition du Paysan, paraissant en novembre 1775¹ et celle des Nuits, qui paraît à son tour sous diverses formes entre 1788 et 1794. Remarquons que la

¹ Le Paysan perversi. Notes sur la présente édition, p.15.

quatrième édition du Paysan paraît en 1782, et que l'édition fusionnée du Paysan et la paysanne pervertis s'imprime en 1787. Si nous nous rappelons que la genèse des Nuits remonte au mois de décembre 1786² nous découvrons que ces deux citations de nature si différente paraissent à la même époque. Nous acceptons la sincérité de Restif là où il veut signaler aux paysans que la vie à la ville leur sera pénible, mais nous ne considérons pas qu'il arrive à bien démontrer que les menaces qui s'y manifestent seront épouvantables et inévitables, car cette tentative d'avertir se trouve bien diminuée lorsque, après les quelque 250 lettres qui composent le Paysan, il avoue qu'il existe bel et bien des membres de la famille d'Edmond qui savent y demeurer en sûreté. La façon même dont il développe son paysan nous donne de quoi nous en douter, car ce jeune homme s'avère si incliné vers les passions non-réglées que la vie à la campagne, ou au bourg d'Oudun, lui aurait été douloureux.

L'existence en ville offre aux personnages des oeuvres rétiviennes, et à Restif lui-même, toute la gamme des divertissements, et s'il dépeint parfois le danger qu'on risque de connaître en assistant à

² Restif de la Bretonne, Oeuvres, Texte et bibliographie établis par Henri Bachelin, 9 vols. (Genève: Slatkine Reprints, 1971) I, p.373.

certaines activités, nous tenons également à renforcer le fait qu'il fait le tableau des aspects animants et passionnants de ces spectacles. Restif se démontre avide à tout moment des occasions qui lui fournissent une <<muse>>; la masse humaine l'excite et la lecture des deux oeuvres en question nous offre bien des portraits des éléments séduisants du séjour parisien. Les Nuits de Paris, c'est la description des cafés, hôtels, carnivals, et foires; autrement dit, des événements qui sont plutôt du peuple. Des descriptions pareilles ne manquent pas au Paysan, mais l'on y dégage également le tableau de bien d'autres spectacles, car, tandis que Restif se fixe parmi la populace, Edmond a, lui, des prétensions aristocratiques, et permet par conséquent à Restif de décrire un niveau différent de celui dont il s'agit dans les Nuits. Le lecteur constate qu'Edmond, et par extension, Restif, sont attirés par l'Opéra-Comique et les danseurs de corde, le théâtre de mode italienne, le théâtre de la Comédie-Française, et l'Opéra.³ Le mouvement et la foule les attirent, et nous voyons souvent Restif qui parle lui-même à travers les paroles d'Edmond.

³ Il s'agit surtout des lettres CIII, CIV, et CV du Paysan.

La description des divertissements de la capitale n'est pas le seul élément qui lie ces deux oeuvres; on remarque que les inconvénients matériels de la vie à Paris sont bien détaillés, eux aussi. Edmond nous rappelle plusieurs des plaintes de Restif lorsqu'il constate que Paris <<n'a pas de conduits pour égoutter ses eaux>>, que <<la populace est écrasée par les carrosses>>, et que <<telle rue, dans un quartier désert, où il ne passe pas trois carrosses par jour, a quarante pieds de large; tandis que telle autre (comme celle de la Huchette, un des passages les plus fréquentés) n'a pas cinq pieds, et que l'on risque à tout moment d'y être écrasé >> (XCII, pp.338-339). La précision de ces remarques nous permet de voir que c'est bel et bien Restif qui parle, qui ne sait s'empêcher de retourner à plusieurs de ses plus grandes préoccupations personnelles. Il est d'ailleurs peu vraisemblable qu'Edmond commente le plan physique de Paris en des termes si détaillés lorsqu'il écrit à ses parents, qui n'en connaissent rien. Mais Restif pousse bien plus loin, se cachant toujours derrière Edmond, et exposant ce qui l'effraie et l'attire au même moment :

-- ... ici l'on voit une activité, un air d'affaire; on ne marche pas, on court, on vole ... Il est aisé d'imaginer que l'indifférence qu'ont ici tous les hommes les uns pour les autres, n'est pas un aliment pour la probité : des êtres qui tous se sont parfaitement indifférents et inconnus, qui par conséquent ne rougissent presque jamais

les uns devant les autres, doivent chercher à se tromper ... le frein très puissant de l'opinion publique y est presque nulle. (XCII, pp.339-340)

Nous voilà ramenés au thème de l'anonymat de l'existence urbaine. Nous constatons souvent les risques déclenchés par ce problème, mais il nous paraît que ce soit l'auteur lui-même qui en jouit, se trouvant dans la possibilité de vivre <<laborieusement isolé>> (<<Assaut prétendu des Tuileries>>, p.272), et criant : << Pendant vingt-cinq ans, j'ai vécu dans Paris plus libre que l'air >> (<<Le 12 juillet 1789>>, p.227). Si Davies trouve chez les écrivains de cette époque <<the attack on uniformity as a Parisian characteristic>> nous trouvons que ce sont l'anonymat et l'uniformité mêmes qui permettent au spectateur nocturne de faire ses recherches parfois singulières sans se faire soupçonner, et qui l'aident à s'isoler tout en demeurant au centre d'une vaste agglomération.⁴ Les deux oeuvres dont il s'agit possèdent tous les deux des aspects de manuel d'entretien, manuel qui nous enseigne la façon de se comporter en sécurité à la ville, et qui nous révèle qu'il ne faut pas fuir vers la campagne.

⁴ Simon Davies, Paris and the provinces in eighteenth-century prose fiction, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 214 (Oxford: The Alden Press, 1982) p.91.

Restif sait bien que les Nuits offre au lecteur une telle étude, et nous affirmons qu'il compose Le paysan pervers de la même manière, tout en prétendant avertir le paysan d'éviter la ville.

Il existe d'intéressants thèmes parallèles dans les deux oeuvres, thèmes qui insistent dans les deux cas sur la façon souhaitable de se comporter à la capitale. Restif établit quatre oppositions principales dans Le paysan pervers, et ces oppositions existent aussi dans Les Nuits de Paris. Il s'agit des thèmes de conquérir et servir, s'aveugler et s'éclairer, s'abandonner au hasard et agir, se faire aimer de tous (idée à laquelle s'ajoute la manie des filles) et cultiver la vraie amitié mutuelle. Dans le Paysan, Gaudet parle en termes de <<joug>> et <<fer>> (LXXII, p.268), tandis que Loiseau se penche vers le plaisir qu'il trouve <<à servir les infortunés>> (CLXXXVIII, p.182). Ce dernier connaît son homologue dans Mme de M*** des Nuits de Paris, qui vise toujours à la sécurité d'autrui, recevant une jeune fille en danger <<comme un dépôt sacré>> (<<La fille sauvée>>, p.32).

L'idée de s'aveugler et s'éclairer est traitée, elle aussi, dans les romans. <<Aveugle que vous êtes!>> (XXXII, p.144), crie Mme Parangon à Edmond; Zéphire, par contre, s'abstient <<de juger, et surtout de contredire, jusqu'à ce que je sois plus éclairée>>

(CLXV, p.128). Il faut une formation qui serait à la fois personnelle et guidée par ceux qui sont déjà instruits; cette formation entraîne une activité incessante, et se lie au thème du besoin d'agir. L'acte de se former aide à dégager l'être du paraître, ce qui nous ramène aux préceptes conçues dans les Nuits, car <<Paris est si commode pour couvrir les tromperies ... >> (<<La femme à la porte>>, p.61).

Tandis qu'Edmond, modèle de tout ce qu'il ne faut pas faire, voudrait ne pas agir, cherchant plutôt la voie de la passivité morale, Zéphire prend le rôle actif en agissant dans le but d'améliorer son mauvais caractère. A vrai dire, c'est grâce aux soins d'Edmond lui-même qu'elle commence à se retirer du précipice, ce qui renforce l'aveuglement volontaire de la part du paysan, car il sait toujours sauvegarder les moeurs d'autrui. Mais ce dernier fait souligne aussi que la ville est moins bouleversante que prétend Restif, car Edmond garde de bonnes qualités malgré le milieu malsain dans lequel l'auteur l'installe. C'est plutôt le caractère malheureux d'Edmond que les effets inévitables de la vie urbaine qui se trouve souligné dans le Paysan. Cette question d'agir surgit à son tour dans Les Nuits de Paris :

--Tuer le temps est un grand crime! mais il est si commun dans les villes, qu'on n'y fait pas d'attention. Cependant c'est une vérité

démontrée que les gens désoccupés sont les plus malheureux des êtres : le plus grand supplice d'un prisonnier, c'est la désoccupation. (<<Suite : les Tueurs de temps>>, p.188)

La manie des filles et le désir de se faire aimer de tous viennent se heurter contre la recherche de la vraie amitié. Dans Les Nuits de Paris, Restif indique l'importance d'un groupe restreint d'amis fidèles; dans Le Paysan perverti, par contre, Edmond s'abandonne au hasard, surtout en ce qui concerne l'amitié, et se met toujours du côté du <<dernier qui parle>>. Il faut cependant regarder de près le rôle de Gaudet, car Restif vise à le dépeindre comme l'un des plus importantes forces corruptrices. L'auteur cherche évidemment à préciser la façon dont les personnes douteuses s'emparent des moeurs des nouveaux venus assez jeunes et naïfs, mais nous nous interrogeons sur les vrais motifs de Gaudet. Nous avons affaire à un personnage qui se croit le vrai ami du paysan, qui agit incessamment afin de le soutenir; voilà Gaudet épouvanté à la scène de mort de Manon, car sa fin malheureuse ébranle Edmond : <<S'il en est temps encore, vivez, vivez, Madame; au nom d'Edmond, vivez Oui, j'ai séduit Edmond ... ce n'était que pour le rendre heureux et vous aussi : que n'ai-je prévu les malheurs qui devaient suivre>> (LVI, p.208).

Sont à noter aussi les démarches de Gaudet après le malheureux attentat contre Mme de Sarra; on soupçonne Gaudet de l'avoir empoisonnée, et on accuse Edmond de l'avoir su. Restif s'enthousiasme un peu trop dans la vive description de la bagarre générale qui se déclenche entre Gaudet, Edmond, et la garde, mais la conduite de Gaudet est toujours remarquable : <<Il est sorti; et fondant sur le [sic] sentinelle qui voulait retenir Edmond, il a fait échapper son ami>> (CLXXXVI, p.173). M. Trismégiste nous offre d'autres précisions, affirmant que le paysan <<s'était échappé, plutôt par complaisance pour son ami, que par désir de conserver sa vie>> (CLXXXVII, p.175). Mais Gaudet va plus loin; on lui demande <<s'il n'a pas empoisonné sa femme [Mme de Sarra]? Il a répondu, Oui, mais qu'Edmond était innocent>> (CLXXXVII, p.177). Les liens entre ces deux se consolident quand le paysan se déclare coupable de tout, et que Gaudet crie : <<Prends courage ... je te parle vrai : en ce moment, je suis désintéressé : mon amitié pour toi fut toujours sincère : elle n'eut de règle qu'un dévouement absolu ... >> (CLXXXVII, pp.178-179).

Il existe d'autres exemples qui nous mènent à douter du vrai caractère de Gaudet; Paris cesse d'être le repaire des types cruels et malveillants au fur et à

mesure que Gaudet , qui est censé représenter le monde corrompue de la ville, s'avère assez noble d'esprit.

C'est à Mme Parangon même de reconnaître :

--Il est un homme ... dont la conduite, en certains cas, et les maximes, sont dans une opposition inconcevable Une femme de Paris, manquant de tout ... venant de perdre son mari a cru que deux filles qu'elle a, toutes deux fort jolies, étaient un bien dont elle pouvait disposer Cet homme corrompu s'est fait expliquer sa situation, lui a donné quelque argent a feint d'accepter ce qu'on lui proposait, est convenu d'un prix, est entré dans une chambre particulière avec les deux filles, et là ne s'est occupé qu'à montrer à ces jeunes victimes ... dans quel abîme elles étaient prêtes à tomber [Il] a vendu une ferme, et les a dotées [ce] même homme après avoir détruit le scandale de sa conduite connue, a donné des sentiments de religion à ces deux infortunées, qu'il a sauvées d'un double péril. (XCVI, p.352-353)

Mme Parangon ne s'y borne pas, dépeignant ses démarches auprès d'une pauvre famille dont le père était malade. Nous ne pouvons évidemment pas soutenir que Gaudet soit des plus honnêtes hommes, mais nous trouvons renforcée l'idée du jeune paysan qui se perd lui-même, qui rejette les mauvaises qualités de son mentor sans se donner la peine de les analyser. Le fait que Gaudet agisse en ami, cherche à aider Edmond, atténue l'insistance sur Paris comme repaire criminel. Edmond se fait menacer non que le milieu qu'il fréquente soit dangereusement corrompu, mais l'un des

personnages dont il cherche à se faire aimer cherche à son tour la voie de la facilité morale. Nous constatons que cette tendance connaît son apogée chez ces deux, et qu'ils s'attirent l'un l'autre en vertu de ce phénomène. Ces deux personnages offrent au lecteur le modèle de ce qu'il ne faut pas faire, et leur recherche de la facilité morale nous ramène à l'importance primordiale d'agir; selon Restif c'est l'acte même d'agir qui l'emporte, soit à la campagne, soit à la ville.⁵

La conception rétivienne de la religion se rattache à cette idée d'agir, et se trouve traitée dans les deux oeuvres en question. Le curé de C*** affirme dans le Paysan que l'homme <<doit un hommage actif à la Divinité, par la raison même qu'il est en état de le rendre ... >> (XCIX, p.378). Pierrot comprend bien le besoin de cette activité, car : <<Ce n'est pas en cachant sa tête, comme l'autruche, qu'on se dérobe au chasseur>> (CXC, p.187). Il résume nettement son attitude envers la religion lorsqu'il écrit à Edmée-Colette :

⁵ Pour des lumières différentes sur la nature des liens entre Gaudet et Edmond, voir Ned Rival, Restif, ou les amours pervers (Paris: Perrin, 1982) p.61. Voir aussi la lettre LXIX du Paysan pervers.

-- ... je n'appelle pas être bon chrétien, que de réciter de longues prières, de faire dire des messes, d'en entendre deux ou trois par jour, comme j'ai vu des dévots dans les villes : le temps passé à l'église, s'il peut être employé pour sa famille et son ménage, s'il peut être utile au prochain, devient un grand péché : Dieu ne veut qu'une prière; elle commence quand on s'éveille, et finit quand on s'endort. (CCXLVI, p.280)

Le fait que la religion du bourg d'Oudun soit quelque chose de soutenu, d'actif, indique que ce ne sont pas les habitants des villes seuls qui assistent aux offices sans ressentir la bonne conception de la religion; il faut cette tentative d'agir au bourg même, même si le bourg ne subit pas l'influence urbaine. Nous relevons chez Restif l'utilité de la religion comme loi sociale, comme force qui unit les âmes faibles <<qui composent la masse du genre humain>> (<<13 au 14 juillet 1790>>, p.257). Il est cependant d'une importance primordiale de noter que la religion n'est pas conçue comme la seule solution aux problèmes soulevés dans les deux romans; si des personnages comme Ursule et Zéphire finissent par faire preuve de quelques sentiments de religion, cette dernière force n'est pas du tout la seule qui les aide à se relever. La religion ne représente donc qu'une partie de l'entourage idéal; cet entourage devrait se former autour d'une bonne mère, qui jouera le rôle

fondamental. Tout en remarquant que Restif déclare : <<Sans être dévot, je crois en un être-principe >> (<<13 au 14 juillet 1790>>, p.256), nous trouvons que Restif préconise la vie en bourg comme solution qui se base surtout sur la nécessité d'agir, d'être utile. Nous retrouvons enfin le remède que proposa Candide, qui affirma qu'il <<faut cultiver notre jardin.>>

Cet acte de cultiver pénètre toute l'oeuvre de Restif. Le lecteur ne doit pas se mettre d'accord avec Pierrot lorsque ce dernier sanglote : <<Maudites soient les villes>>, mais Restif paraît se convaincre que celui qui ne suivrait pas ses conseils, qui ne lirait pas son manuel, serait ruiné. Il a déjà affirmé qu'il faut surtout vivre <<laborieusement>> (<<Assaut prétendu des Tuileries>>, p.272), et il révèle aussi qu'il nous faut à Paris <<deux moyens ... pour y être libres comme moi : avoir de la probité, ne point faire de brochures contre les ministres>> (<<Le 12 juillet 1789>>, p.227). Même si ces avis s'offrent plutôt aux écrivains, il n'en est pas moins vrai que la ville n'est pas dangereuse par l'acte seul d'exister, car <<le bonheur est partout, si l'on chasse le vice>> (<<L'auberge à six sous>>, p.178), et l'auteur nous apprend bel et bien à le chasser. L'anonymat de Paris permet aux fainéants d'agir selon leur gré, mais les

préceptes de Restif aident à combler le fossé qui existe en vertu du manque d'opinion publique, et nous ne pouvons pas par la suite soutenir tout à fait l'avis de Davies, qui découvre chez Restif que : <<The city would appear inherently ... to incarnate a vicious milieu.>>⁶ Ne trouver à la ville que <<a vicious milieu>>, c'est considérer seulement la description romantisée qu'en fait Restif, car nous avons bien vu l'auteur qui admire et qui se passionne pour l'énergie et le mouvement urbains.

Il ne faut pas oublier que ce n'est pas uniquement à la ville que Restif adresse ses commentaires parfois mordants; il faut convenir que les jeunes villageoises <<ont leur coquetterie>> (LXXXI, p.317), et l'on ne doit pas ignorer l'existence des tromperies campagnardes, qui sont représentées par des actions douteuses comme celles des juge et du procureur fiscal de la juridiction de la famille d'Edmond lors de l'intrigue du faux signé (CLXXVII). Ajoutons que le <<richard de la ville>> qui ôte les meilleures vignes des frères d'Edmond, n'est pour celui-ci qu'un de <<ces petits bourgillons de province>> (CLXXVII, CLXXVIII, pp.161-162), ce qui veut dire que ce n'est pas l'homme de la ville seul qui est à redouter. Restif manifeste de pareilles réserves dans Les Nuits de Paris, se

⁶ Davies, p.66.

plaignant des <<juges de province [qui] semblent des chasseurs qui craignent de manquer leur proie, et qui triomphent, de la manière la plus atroce, s'ils embarrassent un accusé>> (<<Le crocheteur, le soir>>, p.141).

Pourquoi Restif déclare-t-il donc qu'il cherche à avertir le paysan; pourquoi, enfin, s'accorde-t-il un but didactique? Il essaie certes de se faire connaître, mais ce n'est pas tout, car des critiques comme Testud trouve chez lui l'auteur qui vise à prolonger son existence,⁷ et qui présume la relation que Testud nomme <<dignité de la littérature, dignité de l'écrivain.>>⁸ Ce désir d'écrire pour des raisons de dignité se rattache bien aux prétensions didactiques de Restif. Selon Testud :

--Il est convaincu que l'écrivain doit être <<le précepteur du genre humain>> ... et que toute sa dignité réside dans cette fonction. Il n'entend pas être philosophe aux avant-postes des lumières, un bâtisseur de système, mais un maître d'école chargé de transmettre un savoir ...⁹

Mais la question est bien plus vaste :

⁷ Pierre Testud, Rétif de la Bretonne et la création littéraire (Genève: Droz, 1977) pp.449-615.

⁸ Testud, p.54.

⁹ Testud, p.231.

--D'autre part, la formation autodidacte de Rétif rend plus sensible l'importance des quelques instituteurs qui l'ont aidé et accroît la valeur du savoir. L'enseignement puisé dans les livres d'autrui lui a permis d'accéder à un autre type d'existence. Son cas personnel le persuade que toute connaissance est source d'existence et qu'il appartient à l'écrivain de contribuer à l'élaboration et à la diffusion de la connaissance.¹⁰

Autrement dit, Restif se croit non seulement obligé de nous instruire, mais vise aussi à étendre son existence, à connaître de nouveaux aspects de la vie. Mais s'il se considère contraint à s'accorder une prétension de didactisme, il ne s'empêche pas de faire des démarches opposées à celles qu'il prescrit. Si M. Trismégiste ne suivit pas les conseils de Gaudet, il en est de même pour Restif, qui se justifie par la suite : <<Ha! c'est que je sens fortement, et que d'autres ne sentent pas. C'est que je suis avide de sensations>> (<<25 au 26 décembre 1792>>, p.294). Il s'agit donc de la supériorité innée à laquelle croit l'auteur; Edmond se ruina puisqu'il fut trop <<avide de sensations >>, et il se peut que Restif ait raison de décourager le paysan qui veut abandonner ses terres natales, car celui-ci ne saura jamais égaler l'auteur qui, par son oeuvre immense, a :

-- fait travailler treize pères de famille, graveurs, dessinateurs, imprimeurs, relieurs, sans compter les libraires. J'ai tiré de l'

¹⁰ Testud, p.134.

argent, par mes ouvrages, jusque de la Russie. On en a traduit en Angleterre et en Allemagne. Voilà mes titres auprès de mes contemporains et de la postérité Je suis infirme et je travaille. Je ne fais pas de journaux, parce que je trouve dit tout ce que j' aurais dit. (<<Assaut prétendu des Tuileries>>, p.272)

La supériorité supposée de l'auteur permet à Restif de nous enseigner, tout en lui permettant de se comporter sans avoir à suivre ses propres conseils.

Remarquons enfin la punition d'Edmond; ce dernier cherchait toujours à vaincre, et se portait incessamment vers l'aspect visuel, mais, puisqu'il incarne le modèle à ne pas suivre, il ne sait même pas corrompre de la bonne façon, et aboutit par se faire mendiant, dépendant de tous, et par devenir aveugle, punition traditionnelle des incestueux. Cette fois le thème de la cécité prend une envergure plus vaste, car il nous pousse vers la solution aux problèmes soulevés; il faut nous éclairer le plus possible, mais ceci nous mène à douter du bienfondé des idées de Pierrot, surtout là où elles traitent du bourg. On n'y <<admettra jamais aucun étranger>>; la vie en bourg sera séparée, isolée, car Pierrot croit que l'ignorance totale des mauvais exemples de la ville empêchera le relâchement des mœurs. Il est difficile de soutenir que Restif y croit, étant donné qu'il a déjà déclaré : <<Ce n'est pas en cachant sa tête, comme l'autruche, qu'on se

dérobe au chasseur>> (CXC, p.187). L'existence cloîtrée à Oudun n'est pas donc souhaitable, car il est d'une importance primordiale de reconnaître que le danger peut surgir là où règnent l'ignorance et l'aveuglement.

Restif tâche de nous enseigner, de nous signaler les écueils de la vie, soit à la ville, soit à la campagne; ses oeuvres se composent souvent dans le but de nous empêcher de nous <<cacher la tête>>. Rappelons bien le cas de l'aveugle éclairé des Nuits de Paris; cet homme prospère à la ville en ne se cachant pas, en bravant ce qui lui arrive, et c'est bien cette personne aveugle physiquement, et non pas moralement, qui révèle à Restif l'importance d'agir, de s'éclairer :

--On ferait un beau livre, dit en riant Pinolet [c'est-à-dire, l'aveugle], de ce que vous ne savez pas! Allez, mon pauvre provincial, allez vous instruire.-Bonhomme [répond Restif], vous me traitez mal!-C'est par amitié : car d'honneur, je vois que vous êtes une bonne casaque! Vous ne voyez que quand on vous dit : Regarde! et vous ne savez les choses, qu'après qu'on vous les a expliquées. Pinolet riait de bon coeur et je me retirai, profondément occupé. (<<La lanterne magique>>, p.93)

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE RESTIF DE LA BRETONNE

- . Les Nuits de Paris. Introduction, notes, et bibliographie par Henri Bachelin. Paris: Livre Club du Libraire, 1960.
- . Les Nuits de Paris. Ed. H.-A. Bernard. Paris: Hachette, 1960.
- . Les Nuits de Paris. Paris: Editions d'aujourd'hui, n.d. Cette édition est conforme à l'édition Aux trois compagnons, Paris, 1947.
- . Oeuvres. Texte et bibliographie établis par Henri Bachelin. 9 vols. Genève: Slatkine Reprints, 1971.
- . Le Paysan perversi. Texte et dossier établis et présentés par Daniel Baruch. 2 vols. Paris: Union Générale d'Editions, 1978.
- . Le Paysan perversi. Edition critique établie par F. Jost. Lausanne: Editions L'Age d' Homme, 1977.

LIVRES

- Chadourne, Marc. Restif de la Bretonne, ou, Le siècle prophétique. Paris: Hachette, 1958.

Citron, Pierre. La Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire. Paris: Les Editions de Minuit, 1961.

Coulet, Henri. Le Roman jusqu'à la Révolution. 2 vols. Paris: A. Colin, 1967.

Davies, Simon. Paris and the provinces in eighteenth-century prose fiction. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 214. Oxford: The Alden Press, 1982.

Funck-Brentano, Franz. Rétif de la Bretonne; portraits et documents inédits. Paris: A. Michel, 1928.

Huet, M.-H. Le héros et son double. Essai sur le roman d'ascension sociale au XVIIIe siècle. Paris: Corti, 1975.

Joly, Raymond. Deux Etudes sur la préhistoire du réalisme. Diderot, Rétif de la Bretonne. Québec: Les Presses de l'Université de Laval, 1969.

Lacroix, Paul. Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne. Notes historiques, critiques et littéraires par P.L. Jacob. 1875. New York: B. Franklin, 1971.

Mauzi, Robert. L'Idée du bonheur au XVIIIe siècle.
Paris: A. Colin, 1960.

Palache, J.G. Four Novelists of the Old Régime.
Crébillon, Laclos, Diderot, Restif de la Bretonne.
New York: Viking Press, 1926.

Peyrefitte, R. Le spectateur nocturne. Paris:
Flammarion, 1960.

Porter, Charles A. Restif's Novels, or An
Autobiography in Search of an Author. New Haven:
Yale University Press, 1967.

Poster, Mark. The Utopian Thought of Restif de la
Bretonne. New York: New York University Press,
1971.

Rival, Ned. Restif, ou les amours pervers. Paris:
Perrin, 1982.

Rives-Childs, John. Restif de la Bretonne. Témoignages
et Jugements. Bibliographie. Paris: Librairie
Briffaut, 1949.

Testud, Pierre. Rétif de la Bretonne et la création
littéraire. Genève: Droz, 1977.

ARTICLES

Bruit, Guy. <<Restif de la Bretonne et les femmes.>> La Pensée février (1965): 117-126.

Coward, D.A. <<Restif de la Bretonne and the Reform of Prostitution.>> Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 176 (1979): 349-383.

Huet, M.-H. <<Lecture du Paysan pervers.>> Revue des Sciences Humaines 35 (1970): 521-529.

Lamoine, Georges. <<Deux utopies du XVIIIe siècle chez les hommes volants. Quelques aspects.>> Littératures 5 (1982): 7-18.

Otsen, Olaf et Thierry Berger. <<Présentation d'une utopie sociale ou les idées singulières de Restif de la Bretonne.>> Leviathan 3 (1979): 89-103.

Stringer, Patricia. <<Restif and the Subject of Evil.>> Romance Notes 16 (1974-75): 592-598.

Testud, Pierre. <<Etat présent des études sur Rétif de la Bretonne.>> Dix-huitième siècle 7 (1975): 315-334.